CHAPITRE II.

HISTOIRE DU 2e RÉGIMENT DE HUSSARDS, ANCIEN CHAMBORANT (1792 A 1801).

1792. La révolution en France. L'émigration ; tentative faite au 2e hussards dans ce sens. Il reste en France. - 2e régiment de hussards-Chamborant, colonel de Malzan, du 25 juillet 1791[1]. - Lieutenants-colonels : baron de Stengel, du 11 juillet 1789 ; Fronhofer, du 25 juillet 1791. 3 escadrons à Longwy ; 1 escadron à Mouzon[2].

En terminant ici une partie de l'histoire militaire de l'ancienne monarchie, avant d'entamer celle du régime révolutionnaire, et de voir cette belle armée de nos anciens rois se dissoudre par une foule de causes opposées, il n'est pas hors de propos d'en mentionner les différents corps. Dans la vie, on aime à se rendre compte de tout ; mes lecteurs, j'espère, m'en sauront gré ; les voici de 1788 à 1790 :

Maison du roi	19 corps ;
	Infanterie 107 régiments ;
Cavalerie.	21 id. ;
Hussards	6 id. ;
Dragons	24 id.;
Chasseurs	6 id. .. (Annuaires du temps).
Total.	183

Cette armée si belle, si bien composée, d'après l'étude que nous en avons faite dans les différents Annuaires du temps, avait, au 14 juillet 1789, en hommes soldés, un effectif de 163,483 soldats. Eh bien, cette armée touchait à sa désorganisation.

La révolution, en inaugurant un nouveau gouvernement, allait avoir de nouvelles institutions, de nouvelles armées, un nouveau drapeau. De savants chroniqueurs disent que ce drapeau à trois couleurs, empruntait le rouge de l'ancien oriflamme de Saint-Denis, le bleu du blason de nos rois et le blanc du guidon du commandant en chef des corps de troupe. Je n'ai point à m'occuper de cette spécialité ; quoi qu'il en soit, ce qu'il y avait de certain, c'est que la France était en danger, le trône et l'autel menacés, bientôt détruits. Dans ce conflit des affaires, il y avait un conflit d'idées parmi les appréciateurs des choses de ce monde et les hommes qui se disaient clairvoyants. Les uns voulaient franchir la frontière, former une armée au-delà du Rhin et revenir en France, les armes à la main, pour la délivrer de ses oppresseurs ; les autres étaient d'avis qu'il fallait rester à l'armée française, pour préserver la patrie de l'invasion étrangère. Il n'est point de ma compétence de trancher un nœud qui paraît si inextricable ; son appréciation, à plus forte raison sa solution, ne me concernent pas. Seulement, je dois dire que dès le 16 octobre 1794, le ministre de la guerre avait dénoncé à l'Assemblée près de 2,000 officiers ayant abandonné leurs drapeaux ; on était en pleine émigration. Le colonel **de MALZAN,** qui commandait le 2e hussards, partageait cette idée. Un jour donc, il fait

1 Le colonel de Malzan sortait des hussards de Conflans.

2 Mouzon est une petite ville des Ardennes, qui compte 2,220 habitants, sur la Meuse, à 17 kilomètres de Sedan ; elle a une très belle église qui autrefois était celle d'une abbaye de Bénédictins; la nef et le chœur sont d'une grande beauté; il y a de nombreuses pierres tumulaires.

sonner à cheval et propose à son régiment de laisser la France ; mais il avait compté, le bon colonel, sans le capitaine **de FRÉGEVILLE,** homme d'énergie, noble de race comme lui, mais qui partageait l'idée contraire. A la vue d'une pareille tentative, le capitaine se jette au-devant des hussards, déploie à leurs yeux tout ce que son esprit, son âme, son patriotisme, son cœur, sa conviction peuvent lui donner d'éloquence, leur inocule ses pensées, les fait rentrer au quartier et les empêche de partir. M. **de MALZAN** suit les siennes et disparaît presque seul. En récompense de ce fait, le capitaine **de FRÉGEVILLE** est chargé du commandement provisoire du 2e de hussards. On allait entrer en campagne, il n'y avait pas un instant à perdre ; aussi, de ses garnisons de Longwy et de Mouzon, le régiment est immédiatement dirigé sur l'armée du centre, commandée par le général **LAFAYETTE** ; il y rencontre les 1er, 5e et 6e (3e escadron) de l'arme et forme, avec eux, la belle division de cavalerie légère qui devait rallier les forces françaises appelées à opérer dans le Nord, contre les Prussiens et les Autrichiens qui nous opposaient 112,000 hommes ; nous n'en avions pas la moitié, et cette moitié couvrait le territoire français depuis les Ardennes jusqu'aux Vosges.

_____

1792. Armée du Nord. - Général en chef, Lafayette, 50,000 hommes. 2e régiment de hussards, colonel N...; lieutenant-colonel, commandant provisoire, M. de Frégeville. - 4 escadrons. Les lieutenants-colonels sont les mêmes : baron de Stengel et Fronhofer.

C'est au général **LAFAYETTE** que le 2e de hussards dut d'avoir à sa tête, M. **de FRÉGEVILLE (Charles-Louis-Joseph),** comme lieutenant-colonel d'abord, sous la date du 13 avril 1792, et comme colonel sous celle du 20 octobre suivant. Cet officier supérieur sortait des dragons de Condé, 2e de l'arme, où il avait gagné tous ses grades et servi avec une haute distinction. Engagé volontaire en ce régiment, il avait brûlé les grades inférieurs, était devenu sous-lieutenant le 14 juillet 1779, capitaine le 12 juillet 1781, de là au 2e de hussards, comme ci-dessus. Le régiment ne pouvait être mieux commandé.

Quoique sous un nouvel ordre de choses, on lui conservait l'ensemble de son uniforme : pelisse et dolman brun marron, tresses blanches pour le soldat, d'argent pour l'officier ; la culotte à la hongroise devenait bleu céleste ; talpack à bande bleu céleste pour le centre, kolback pour les compagnies d'élite ; sabre dit bancal avec sabretache rouge ; botte sur le genou ; c'était toujours la couleur des Chamborant. En 1794, on avait ajouté à leur drapeau blanc une cravate tricolore ; en 1792, le drapeau même eut les trois couleurs, Ceci posé, les escadrons de guerre, partis du quartier-général de l'armée du centre, étaient arrivés à celui de l'armée du Nord et étaient entrés immédiatement en campagne.

Le 11 juin de cette année 1792, ils débutent par le combat de Griweld, qui leur blesse le sous-lieutenant **BECKER**, depuis chef d'escadron au 9e hussards. Leurs jours et leurs nuits sont remplis d'escarmouches ; ils sont toujours en avant ; le 27 juillet ils se battent à Virton et rivalisent d'ardeur avec le 1er hussards et le 2e dragons. C'était de bon augure ; on allait avoir encore plus grand besoin, tout à l'heure, de tout le courage et de toutes les forces combinées.

_____

1792. L'armée du Nord passe aux ordres du général Dumouriez, qui succède à Lafayette. - Même constitution, même effectif.

Le nouveau général inaugura son commandement, en conférant les étoiles de général de brigade à notre lieutenant-colonel en 1er, baron **de STENGEL**, qui est remplacé par le capitaine **KOESTNER**, tous deux vieux de Chamborant et bien connus dans nos annales. Le baron **de STENGEL** reste au corps d'armée et d'après le contexte de mes recherches, est mis à la tête des 1er et 2e de hussards, formant brigade ensemble. La date de sa nomination est du 13 septembre 1792 ; le lendemain 14, on se bat et bien, à la Croix-au-Bois ; le surlendemain 15, on évacue le camp de Grand-Pré ; il s'agissait tout bonnement de faire un mouvement en arrière, pour opérer la concentration, dans un lieu donné, des trois corps d'armée des généraux **DUMOURIEZ, KELLERMANN** et **BEURNONVILLE**, dont la force au total n'était pas de plus de 80,000 hommes. Dans un mouvement de ce genre, le poste d'honneur est précisément là, à l'arrière-garde ; le baron **de STENGEL**, à la tête de sa brigade, soutient, avec la plus grande valeur, les efforts des Prussiens et les tient constamment à distance.
Le 20 septembre, les armées belligérantes étaient concentrées sous Valmy. Dès avant l'aube, l'avant-garde de **DUMOURIEZ** est attaquée par l'avant-garde prussienne ; un peu surprise, elle est obligée de se replier. **KELLERMANN**, voyant ce mouvement, envoie sa réserve composée de carabiniers et d'artillerie légère, sous les ordres du général **VALENCE**, qui se déploie de Gizancourt à Valmy et masque ainsi toute la plaine. Cette belle contenance arrête l'ennemi. **KELLERMANN** change sa position, fait descendre sa gauche jusqu'au ruisseau de l'Auve, appuie sa droite sur les hauteurs de Valmy, où il établit une batterie de 18 pièces de canon, et une pareille vers le moulin ; un brouillard épais empêchait les Prussiens de voir nos dispositions ; la même raison nous cachait les leurs ; les Autrichiens, de leur côté, avaient 4 pièces de canon sur les hauteurs de la Lune et une artillerie de 50 bouches à feu sur les mamelons environnants. A sept heures du matin, le soleil paraît sur l'horizon et éclaire les deux armées qui se trouvent très rapprochées, sans le savoir. Alors, rien n'égale l'ardeur des soldats ; on commence le feu ; celui de l'ennemi répond au nôtre ; les pièces sont servies avec l'activité la plus grande. A neuf heures, une nouvelle batterie se découvre en avant de la maison de la Lune ; l'intrépide **KELLERMANN** y court sus, ayant, à sa droite, le général **STENGEL** qui commande les corps détachés de **DUMOURIEZ** ; à sa gauche, le général **VALENCE** à la tête des carabiniers et des grenadiers. Tout est en feu ; notre succès paraît hors de doute, quand tout à coup la scène change, les obusiers de la 3e batterie sont tournés contre nous et portent dans nos rangs le carnage et la mort. Deux de nos caissons d'artillerie sont en flammes, leur explosion tue ou blesse beaucoup de monde, jette un moment le désordre dans les rangs et disperse les soldats du train.
Dans cette situation, **KELLERMANN** fait avancer la cavalerie de réserve, dans le but d'opérer une de ces charges à fond qui sont presque toujours décisives. A cette vue, le duc **de BRUNSWICK** forme trois colonnes d'attaque et en lance deux sur Valmy ; **KELLERMANN** ne se fait pas attendre ; il jette toute son infanterie en colonnes serrées, par bataillon en masse, sur l'ennemi, qui, étreint par ces tourbes mouvantes et ces forêts de baïonnettes, cherche son salut dans la fuite. **KELLERMANN** eut un cheval tué sous lui.
Toutes les péripéties de cette bataille sont autant de titres de gloire élevés à l'armée française ; tous, officiers et soldats, firent preuve d'une grande valeur ; à partir de ce moment, les Français surent la mesure de leurs forces et prévirent ce qu'ils pourraient désormais tenter ; mais, parmi tous, ceux qui se distinguèrent le plus furent, sans contredit, les généraux **KELLERMANN, DUMOURIEZ,** le duc **de CHARTRES, STENGEL, VALENCE** et **SÉNARREMONT**.

On sait que la gloire de **KELLERMANN** a été contestée ; il y a des envieux partout et dans tous les temps ; elle s'établit par les preuves suivantes : d'abord, c'est que le premier guerrier des temps modernes, **NAPOLÉON** Ier, a voulu consacrer à jamais l'intrépidité de ce général, en le nommant duc de Valmy, en même temps que maréchal de France ; c'est que le même **NAPOLÉON**, passant en 1807 à Valmy, voulut visiter le champ de bataille, tout voir, tout étudier et se faire rendre compte de tout ; tant il faisait de cas et de la bataille et de celui qui l'avait gagnée. Le génie, qui est inné dans l'homme, peut être étudié dans ses applications et dans les faits ; il devient, par là, souvent l'étonnement, toujours l'admiration des hommes supérieurs.
La preuve en gît aussi sur le marbre de la pyramide qui fut élevée en 1821, audit lieu, à la mémoire de **KELLERMANN**, avec l'aide d'une souscription faite par les habitants de Sainte- Ménehould et de Valmy, et dont voici l'inscription :

CHAMP DE BATAILLE DU 20 SEPTEMBRE 1792.

Ici sont morts les braves vainqueurs de ce jour.
Un soldat qui les commandait, le général Kellermann, maréchal, duc et pair de France,
A voulu, en mourant, que son cœur fut placé au milieu d'eux.
Des Français reconnaissants, à celui qui les a préservés de l'invasion.
Consacrée le 3 septembre 1821, par F.-N. Kellermann fils ;
C. Kellermann fille, et Lévy, gendre du maréchal.

Le duc **de CHARTRES,** depuis duc d'Orléans, autre héros dans cette affaire, fut proclamé, en 1830, roi des Français, sous le nom de **Louis-Philippe Ier.** Comme cachet de joyeux avènement, il voulut se donner la satisfaction de revoir Valmy. Le 8 juin 1831, il se trouvait en plein champ de bataille, à la maison de la Lune, où l'attendait le sous-préfet de Sainte-Ménehould, la garde nationale à cheval et une foule immense. Il était accompagné des ducs **d'ORLÉANS**, **de NEMOURS** et des maréchaux **SOULT** et **GÉRARD**. C'est le roi lui-même qui voulut servir de cicerone à sa suite et qui lui expliqua tout le plan, la suite et l'économie des différents engagements qui avaient signalé cette victoire, et le tout, avec une satisfaction qui démontrait les plus nobles et les plus légitimes émotions ; émotions dont il sut parfaitement tirer parti dans le discours qu'il adressa à la ville de Sainte-Ménehould, en lui faisant connaître combien il était heureux de se retrouver au milieu d'une population qu'il avait eu l'honneur de défendre et le bonheur de sauver de l'invasion en 1792. Le roi et les princes étaient descendus à la maison autrefois occupée par **DUMOURIEZ**.
L'histoire, toujours parcimonieuse, à mesure qu'elle s'éloigne de nos jours, ne nous a conservé que le nom du maréchal des logis **LEFEBVRE**, depuis sous-lieutenant au corps, blessé à la bataille de Valmy ; elle ne dit rien des morts du 2e hussards, qui cependant ont dû être nombreux ; on peut bien les soustraire aux pages d'un récit ; on ne les soustrait pas au rang de l'escadron, ni aux regrets de leurs camarades.
Cependant, l'ennemi était en pleine retraite sur la Belgique, l'armée française le suit et les hussards sont à ses trousses. A Quiévrain, il établit une batterie pour nous barrer le passage ; la cavalerie légère la charge et l'emporte. Le 2e hussards y perd le capitaine **WÉBER**, tué par un boulet ; le maréchal des logis **GRÉBESTEIM**, depuis sous-lieutenant, se laisse emporter par son ardeur et reste prisonnier.
C'est pendant cette poursuite et sous la date du 20 octobre 1792, que le lieutenant-colonel **de FRÉGEVILLE**, du 2e hussards, fut nommé colonel du régiment, de façon qu'il assista, comme lieutenant-colonel, à Valmy, et comme colonel, à Jemmapes. Quinze jours après, le 20 novembre suivant, les armées belligérantes se rencontrèrent devant Jemmapes, où se donna une grande

bataille, l'égale et l'émule de celle de Valmy. Remettant en scène ce que j'ai dit à l'Histoire du 1er hussards à ce sujet, et pour ne pas laisser incomplet le récit de cette terrible affaire de Jemmapes, il me semble encore voir les forces presque innombrables de la Prusse et de l'Autriche se ruer, s'acharner contre les nôtres, composées de vieux soldats sans doute, mais comptant 44 bataillons de conscrits. Il me semble toucher du doigt ces redoutes hérissées de canons et de palissades qui abritent l'ennemi, ces marais, ces canaux et ces rivières qui les protègent ; il me semble entendre le feu de ces 150 pièces de canon qui commencent l'action et qui sont envahies à l'arme blanche, par la gauche de l'armée française, tandis que la droite s'élance au pas de course d'une part et que le 2e hussards, convergeant à droite d'autre part, tombe, par une charge à fond de train, sur l'extrême gauche des alliés, les rompt, les disperse et vient, avec les 1er, 5e et 6e de l'arme, entrer au galop dans les redoutes.

Il me semble voir ces huit escadrons autrichiens se précipitant sur notre centre et y jetant le désordre ; nos bataillons de conscrits coupés de nouveau par le choc de toute la cavalerie ennemie et flottant en tronçons épars.

J'aperçois encore le jeune duc **de CHARTRES**, depuis **Louis-Philippe**, et son frère le duc **de MONTPENSIER**, accourant au milieu de la mêlée, s'y faisant jour à coups de pistolet, ralliant nos jeunes soldats, les encourageant, les entraînant, les baptisant déjà du nom de bataillons de la victoire ; leur montrant leur drapeau comme signe du ralliement, du triomphe ou de la mort ; les enlevant enfin au pas de course, tandis que le gros de la cavalerie française appuie leur mouvement et les précipite sur nos quatre régiments de hussards, qui descendent des redoutes dont ils venaient de s'emparer, pour les sabrer à merci.

J'entends encore cet immense cri de victoire qui retentit sur toute la ligne, et je vois le général **DUMOURIEZ** lançant son cheval au galop, pour serrer plus vite la main du jeune duc **de CHARTRES** qui venait de sauver l'armée. Les notes du ministère de la guerre disent que le 2e régiment de hussards s'y distingua, comme dans les actions précédentes, au point de justifier sa qualification de *régiment-modèle.* Mais elles ne disent encore rien du nombre de ses morts ; ses absents nous sont inconnus ; leurs noms sont restés ensevelis dans leur tombe.

Le 6 octobre précédent, 6 drapeaux autrichiens, pris aux alliés, avaient été apportés à Paris par le capitaine **CHAMPEAUX**, aide de camp du général **CUSTINES** ; ils sont la plus belle couronne de la campagne et de l'année. Par décret dudit jour, ces drapeaux sont suspendus à la voûte de la salle des séances de la Chambre des députés ; plus tard, ils furent transportés aux Invalides. Les grandes choses sont comme les grands hommes, leur souvenir ne périt pas.

Heureusement que la Providence en suscite, de temps en temps, dans la vie des siècles, des grands hommes pour exécuter les grandes choses, selon ses desseins éternels. Aussi bien, à côté de ceux qui figuraient à cette époque et qui méritaient ce nom, et en particulier à côté du baron **de STENGEL**, notre ancien chef de corps aux Chamborant, étaient alors venus se grouper trois hussards pur sang, les trois frères **CHRISTOPHE**, pour apporter, dans le grand tout, leur contingent de dévouement et celui de leurs bons services. Tous trois prenaient rang au 2e hussards : l'aîné, **Philippe**, comme chef d'escadron ; le cadet, **Nicolas-François,** comme capitaine, et le plus jeune, **Jean-François,** comme engagé volontaire au corps, le 24 juillet 1792 ; l'année suivante, sous-lieutenant.

Laissons-les à présent tous trois, atteindre les différents degrés de la hiérarchie militaire, arriver à l'apogée de l'illustration, et quand leur heure sera venue à eux, nous détacherons, feuille à feuille, les beaux traits de leur vie, comme on cueille de précieuses fleurs sur la cime de ces beaux arbres, qui sont d'autant plus vigoureux qu'ils ont crû au sein des orages et des tempêtes.

Ce bienfait, nous le devrons à un ami de plus, M. **LORÉDAN-LARCHEY,** écrivain distingué, conservateur de la bibliothèque Mazarine, au palais de l'Institut, lequel a mis à notre disposition, ses

Anecdotiers de l'Empire. Laissons aussi l'instrument accoutumé de la Providence, le temps, parfaire les hommes et les choses ; le temps est un grand maître ; le cœur et l'honneur, la valeur et la gloire sont bien obligés de subir ses lois. Attendons..... Un mot, en passant, sur l'immense résultat obtenu à la suite des victoires de Jemmapes et de Valmy. La Champagne était complètement évacuée par l'ennemi ; à l'est, Mayence, la puissante cité de guerre, Francfort, la ville libre, tous les bords du Rhin ; au sud-est, Nice et la Savoie étaient au pouvoir des armes françaises ; il ne restait plus à l'ennemi que la Belgique. Mais le lendemain même de Jemmapes, 7 novembre, **DUMOURIEZ** entrait en vainqueur dans Mons, où les brabançons lui décernaient une couronne, ainsi qu'au général **DAMPIERRE**. De Mons, il lançait ses chefs de colonne dans toutes les directions ; **VALENCE** occupait Charleroi ; **LABOURDONNAYE** battait les Autrichiens à Mont-Rouge, les chassait de Lannoy, de Roubaix, de Turcoing, de Comminges et de Roncy ; prenait Tournay, Menin, Courtrai et arrivait le 12 à Gand. Le même jour, **DUMOURIEZ** livrait aux Autrichiens la bataille d'Anderlecht, et les habitants de la capitale de la Belgique venaient lui apporter les clés de la ville. Le 14, les troupes françaises y faisaient leur entrée au milieu des plus vives acclamations des peuples séduits par le mot magique de liberté, qu'on prétendait leur apporter.
Les combats de Tirlemont et de Baccourt, la prise d'Anvers, l'ouverture des bouches de l'Escaut, le siége et la prise de la citadelle de Namur, le combat d'Aix-la-Chapelle et l'occupation de Ruremonde, achevèrent la conquête de la Belgique.
Au commencement de décembre, les troupes françaises prirent leur quartier d'hiver en avant de la Meuse, et les ennemis épouvantés se réfugièrent derrière la Roër.
Bientôt, l'armée du Nord recevait l'ordre de pousser en avant et devenait l'armée de la Baltique. Les hussards, toujours en tête, avaient à peine eu le temps de desseller. Nous allons les suivre sur ces bords glacés.

———————

1793. — Armée de la Baltique. — 124,000 hommes. — Général en chef, Dumouriez. — Corps du Nord, général Valence, commandant la cavalerie. — 2e hussards, 4 escadrons, colonel de Frégeville ; lieutenants-colonels : Koestner et Barbier.

Ma plume, un peu haletante, n'a pas même eu le temps de respirer ; elle aurait eu cependant besoin du secours de la vapeur, pour suivre tant de troupes disséminées sur le territoire de la Belgique et opérant sur tant de points à la fois ; heureusement qu'elle est à aile et à vol d'oiseau ; son bec est léger et commode ; il va vite, mais finit par s'émousser sous la pression de mes doigts fatigués ; alors mes doigts la relèvent tendrement et lui donnent une taille douce qui lui rend aussitôt sa fraîcheur. Les voies que je trace tous les jours avec ma plume, ne sont point des voies ferrées ; je n'admets point les plumes de fer, leur pointe aurait, il est vrai, plus de résistance, mais elle serait plus rude et ne conviendrait pas à mes manières ; aussi bien, je serais obligé d'employer le forgeron ou le maréchal-ferrant pour en affiner les bouts et je me ferais un véritable cas de conscience de distraire un instant ces messieurs de leur enclume et de leur marteau, d'autant plus que nos chevaux font une grande consommation de sabots ferrés : le fer s'use vite aussi par le temps qui court; puis, à chacun son métier.
Le nôtre est à l'avant-garde. Le 1er et le 2e de hussards, qui naviguaient toujours de conserve, font tête de colonne et couvrent la marche de l'armée française se dirigeant vers la Baltique. On arrive sur la Roër.

Le 8 janvier, le régiment a une affaire avec un parti ennemi qu'il déloge et jette dans le fleuve ; le 8 février, la première colonne est maîtresse du passage et les Français franchissent la Roër du 8 au 17 février, sous la protection de la division légère.
Le 4 mars, les anciens Chamborant sont au combat d'Aix-la-Chapelle ; le 7, à ceux de Tongres et de Saint-Tron, partout, comme de coutume, francs militaires et bons soldats.
Cependant, 260,000 hommes de troupes alliées s'avançaient depuis le Haut-Rhin jusqu'en Hollande, aux ordres du prince **de SAXE-COBOURG,** pour tomber sur les derrières de l'armée française et la chasser de la Belgique. Ce prince franchit à son tour la Roër, sur deux colonnes, surprend deux de nos généraux, **VALENCE** et **MIRANDA**, et fait lever le siége de Maestricht ; **DUMOURIEZ** accourt avec une partie de son armée, se porte au-devant des alliés, délivre cette ville et livre un sanglant combat, à son avantage, entre les deux Gettes. Les ennemis, repoussés, s'établissent dans une ligne de village, dont l'un d'eux, Nerwinden, allait donner son nom à une grande bataille. Les Français bivouaquent à gauche de la petite Gette, qui sépare les belligérants. **DUMOURIEZ** a sous son commandement les généraux **VALENCE** devant opérer à gauche, **MIRANDA** sur la droite et le duc **de CHARTRES** au centre. Le brave **STENGEL** est toujours à la tête des hussards. Le plan du général français était, en abordant l'ennemi par la droite, de le culbuter successivement par un pivotement sur la gauche, appuyé au poste fortifié de Leaw, dont un détachement devait préalablement s'emparer. Ces dispositions furent arrêtées le 17 mars 1793. « Le 18, dès neuf heures du matin, dit le colonel **de BRAHAUT** dans son *Histoire de l'Armée*, l'action s'engagea ; elle fut longue, acharnée, meurtrière. Nos colonnes, au centre et à la droite, accomplirent victorieusement leur mouvement. Le village de Nerwinden, pris deux fois par les Français, repris à chaque fois par les ennemis, fut occupé une troisième fois par Dumouriez. La cavalerie française, commandée d'abord par Valence, qui avait été blessé à la tête, et ensuite par le duc de Chartres, avait repoussé énergiquement la cavalerie de l'Empire. L'infanterie avait montré aussi une rare intrépidité ; mais l'inepte général Miranda, à la gauche, avait été battu sur tous les points, rejeté au-delà de la Gette et s'était replié en désordre jusqu'à Tirlemont. Dès lors, Dumouriez dut songer à la retraite, qui s'opéra avec un ordre admirable et où le duc de Chartres, chargé de faire retirer l'aile droite et la moitié du centre, fit, encore une fois, preuve d'un grand courage et d'un rare talent militaire. »
Cette retraite est un des plus beaux faits d'armes du duc **de CHARTRES,** qui, pour la deuxième fois, sauvait l'armée ; or, dans ce moment, sauver l'armée, c'était peut-être sauver la France... Quelques jours après, son dévouement, son héroïsme se trouvaient frappés d'ostracisme, et plaise à Dieu qu'il eût été seul. Déjà **ROCHAMBEAU, LAFAYETTE,** le fameux **KELLERMANN** même, **DUMOURIEZ** et d'autres subissaient, ou allaient subir l'exil, la détention, etc. ; la chronique de ces temps de terreur citait déjà six généraux tombant sous la hache du bourreau... Ma plume a horreur du sang et de la tyrannie ; elle s'arrête... Passons outre et passons vite, seulement un dernier salut à notre brave **STENGEL**, notre bon général de brigade.
Je m'étais bien promis et j'avais promis à mes lecteurs de lui payer mon tribut d'admiration ; je viens l'acquitter d'autant plus volontiers, que c'est à une noble victime que je l'adresse aujourd'hui.
Dénoncé en 1793 et traduit devant le tribunal révolutionnaire, le général **STENGEL** fut acquitté, mais resta suspendu de ses fonctions jusqu'en 1794. Replacé à l'armée d'Italie, il y commandait la cavalerie, quand **BONAPARTE** en fut nommé général en chef ; peu après, il tombait glorieusement sur le champ de bataille de Mondovi, à l'âge de 53 ans.

Voici dans quels termes Bonaparte, dans le récit de ses campagnes d'Italie, parle de lui : *« Le général Stengel était un excellent officier de hussards ; il avait servi sous Dumouriez, aux campagnes du Nord ; était adroit, intelligent, alerte. Il réunissait les qualités de la jeunesse à celles de l'âge avancé ; c'était un vrai général d'avant-postes. Deux ou trois jours avant sa mort, il était*

entré le premier dans Lezagno ; son général de division y arriva quelques heures après et quelque chose dont on eût besoin, tout était prêt. Les défilés, les gués avaient été reconnus ; des guides étaient assurés ; le curé, le maître de poste avaient été interrogés ; des intelligences étaient déjà liées, dans la place, avec les habitants ; des espions étaient envoyés dans plusieurs directions, les lettres de la poste saisies et celles qui pouvaient donner des renseignements militaires, traduites et analysées ; toutes les mesures étaient prises pour former des magasins de subsistances, à l'effet de rafraîchir, les troupes. »

LASALLE, qui passe pour le type du général de hussards, a-t-il mieux fait que **STENGEL** ? Un tel témoignage et de telles qualités reposent le cœur au milieu des injustices humaines. Avouons qu'il faut une grande dose d'abnégation chrétienne et militaire pour arriver, après la prévention qu'il avait subie, à se conduire d'une manière si digne et si supérieure. C'est l'héroïsme du genre. Adieu, brave général, à revoir ; heureusement le Dieu qui aime, qui chérit l'accomplissement du devoir, te rendra là-haut, t'a déjà rendu peut-être, le prix de tes vertus.
Le baron **de STENGEL** était aussi l'ami du général **KELLERMANN**, qu'il avait connu au régiment de hussards Colonel-Général, où il avait servi comme capitaine-commandant de 1784 à 1787, alors que **KELLERMANN** en était lieutenant-colonel en second. Nous avons dit qu'avant et après, il n'avait servi qu'aux Chamborant.

Le 15 avril, les troupes françaises rentraient à Valenciennes. Cette armée, conservant toute sa fraîcheur et tout son feu, pouvait immédiatement se remettre en ligne ; ce qui eut lieu une dizaine de jours après. Elle devint de nouveau

Armée du Nord, 1793.
Le général Dampierre en prit le commandement.

C'était toujours les mêmes soldats et l'un des mêmes généraux. L'occasion d'en venir aux mains ne se fit pas attendre. Le 30 avril, les frontières étaient de nouveau franchies ; on était dans les environs de Quiévrain ; là eut lieu la première pause devant l'ennemi et une terrible bataille. Les alliés, enhardis par leur faible succès, se flattaient de conserver leur avantage ; les Français espéraient bien ressaisir la palme qui était échappée à l'un de leurs corps, à Nerwinden. Le fer semblait chauffé, non plus au rouge seulement, mais au blanc. Le 2e régiment de hussards, en sa qualité de Chamborant, prétendait aussi ne le céder à personne. Il tombe sur l'ennemi, à l'arme blanche, et fait, avec le 1er hussards, une de ces charges modèles dans la tactique de la guerre. L'action est tellement meurtrière, que le lieutenant-colonel **KOESTNER**, du 2e, y reçoit le coup mortel ; la terre est jonchée de nos hussards morts ou blessés, au milieu des adversaires plus nombreux encore. Le général **DAMPIERRE** est obligé de mettre la main à l'épée, pour se battre comme un soldat. Son escorte est composée d'un détachement du 2e hussards, aux ordres du lieutenant **PAULET de la BASTILLE**, depuis général de brigade. Profitant d'un pli de terrain qui le place avantageusement, ce lieutenant lance ses hommes, surprend, attaque l'escorte du général autrichien et enlève à celui-ci sa grand'croix de l'ordre de Marie-Thérèse ; il la rapporte au général **DAMPIERRE**, qui eut à peine le temps de l'entrevoir, car il allait mourir sous peu. A 66 ans d'intervalle, le jour même de la bataille de Solférino, en Italie, le maréchal **CANROBERT**, qui commandait le 3e corps (24 juin 1859), est obligé de dégainer, ainsi que son escorte qui était formée, comme la précédente, d'un escadron du 2e hussards ; le lieutenant **RENNO**, qui commande le peloton d'avant-garde, se jette sur une fraction de hussards ennemis, nº 3, et le met en fuite. Dans la vie militaire, dans la vie morale, partout, les

mêmes circonstances engendrent les mêmes inspirations, les mêmes faits, les mêmes conséquences, les mêmes nécessités. C'est la philosophie de l'expérience.
Le lieutenant-colonel **KOESTNER**, tué dans cette bataille, ne fut pas remplacé ; son confrère, M. **BARBIER**, déjà lieutenant-colonel en 2e, restait seul, en cette qualité, au régiment. Ce grade, du reste, allait bientôt disparaître complètement de nos cadres. Le 8 mai, a lieu le combat de Raismes ; c'est là que le général **DAMPIERRE**, qui payait partout de sa personne, trouve une mort glorieuse ; j'avais raison de dire qu'en ces jours néfastes, on chauffait à blanc de part et d'autre ; car, chauffer à blanc, c'est l'extrême mort.
A la suite du décès de ce général et le 15 mai de cette année 1793, le colonel **de FRÉGEVILLE,** du 2e hussards, fut promu général de brigade. Il y avait juste onze mois moins six jours qu'il avait été nommé lieutenant-colonel du corps, et six mois cinq jours qu'il en était colonel. Cet officier supérieur avait franchi, à grande vitesse, tous les grades de la hiérarchie ; il n'y avait guère plus de quinze ans qu'il s'était engagé. Les campagnes sont la locomotive de l'avancement.
En remplacement du général **de FRÉGEVILLE** et le 25 mai de cette année 1793, fut promu colonel du 2e hussards, le lieutenant-colonel **BARBIER**, du régiment. Il était entré aux Chamborant comme sous-lieutenant en 1773, et y avait pris successivement tous ses grades, dans moins de vingt ans. Celui-ci était bien aussi, comme son prédécesseur, un vrai Chamborant ; aussi, ce fut un hourra de joie et de regrets à la fois, quand le nouveau général, passant devant le front de ses houzards, leur dit : *« Chamborants, vous reconnaîtrez pour colonel votre vieux camarade Barbier ; je n'ai pas besoin de vous rappeler ce que vous lui devez de reconnaissance, de bons offices et d'amitié pour tout ce qu'il a fait pour vous, depuis qu'il est officier supérieur au régiment ; je n'ai pas besoin de vous rappeler ses vertus militaires ; c'est à ses qualités, c'est à celles de tous les chefs de corps qui vous ont commandés, que vous devez l'honneur d'être un régiment modèle ; avec un pareil colonel pour guide, il vous sera facile de conserver cette glorieuse qualification. »* Il dit, et la fanfare des Chamborant salue le général et le colonel par des accents qui semblaient pleurer et se réjouir en même temps. L'harmonie est le diapason des cœurs.
A un demi-siècle et plus de distance, un maréchal des logis du 2e hussards recevait la croix d'honneur en Afrique ; il venait d'échapper, avec quelques camarades, au massacre de Sidi-Brahim (23 septembre 1845) ; il était prisonnier d'Abd-el-Kader, et mourut au camp de l'émir, de ses fatigues et de ses blessures ; son nom était **BARBIER**, maréchal des logis au 2e escadron du 2e hussards.
Qu'il me soit permis de réunir ici, sous ma plume, comme ils le sont dans mon cœur, ces deux noms si chers au régiment dont j'écris l'histoire. L'histoire est comme le cœur, elle a d'heureux rapprochements.

———

1793.- Armée du Nord. — Général en chef, Houchard. — Corps de cavalerie, général Valence, — 2e régiment de hussards, colonel Barbier ; lieutenant-colonel, Villem de Reth. — 4 escadrons.

L'armée du Nord, comptant 124,000 hommes, s'étendait depuis Dunkerque jusqu'à Landau et avait sur les bras les Prussiens, les Autrichiens et les Anglais, au nombre de 260,000 soldats. Déjà, les deux premiers avaient été passablement battus, à présent c'était au tour des Anglais.
Le général **HOUCHARD**, désigné pour commander l'armée française, était précisément taillé pour imprimer à l'ennemi la terreur de son nom. Homme d'action, d'une taille gigantesque, d'une mâle

énergie, d'un courage à toute épreuve, il avait 53 ans et autant de blessures que d'années ; c'était une dissection vivante.
Les Anglais, voulant s'emparer de Dunkerque, assiégeaient cette place, celle de Bergues et s'étaient déjà rendus maîtres de Valenciennes. Telle était leur situation, lorsque les Français, prenant l'offensive, se portèrent en avant. Les deux armées se rencontrèrent devant la ville de Hondscoote, les 6 et 7 septembre 1793. Le duc **d'YORK**, qui conduisait les Anglais, ne connaissait pas encore la valeur de nos troupes. Il allait en faire une première et bien dure expérience. Dès qu'elle aperçoit l'ennemi, l'armée française se rue sur lui, avec la plus grande impétuosité, et lui donne, à coups de canon, au sabre et à la baïonnette, une telle épouvante, que le duc **d'YORK** lève précipitamment les sièges de Dunkerque et de Bergues, se retire en toute hâte sur Furnes et de là sur Nieuport.
Alors, le 2e hussards part au galop de ses chevaux sur les traces des fuyards, les charge à outrance, et, seul, prend quantité d'équipages, plusieurs canons, 2 drapeaux et fait 400 prisonniers. Si c'eût été de nos jours, la croix d'honneur serait appendue à son drapeau. Le régiment entre le premier dans Furnes, à la poursuite de l'ennemi. Le lieutenant **SCHONBRENNER** s'empare, avec son peloton, d'une section d'artillerie, composée de trois caissons pleins de munitions. En souvenir de sa grande part dans ce triomphe, le nom de

Hondscoote, 1793,

inscrit sur le drapeau actuel (1869) du 2e hussards, béni le 10 mai 1852, au Champ-de-Mars, à Paris.
L'on me permettra de relater ici un trait qui fait le plus grand honneur aux habitants de Dunkerque, qui s'étaient, du reste, immortalisés par la défense à jamais célèbre de leur ville. Le 2 juillet 1803, le premier Consul arrive dans cette place. A la porte d'entrée, le maire, M. **EMMERY**, à la tête des autorités constituées, lui remet les clés de la cité, qu'en 1793 il avait, lui dit-il, refusées au duc **d'YORK** qui s'y présentait avec 40,000 hommes.
Le 11 septembre suivant, aux portes de Landrecies, le 2e hussards fit de nouveau sentir la pointe et la convexité de ses bancals à l'armée anglaise, qui nous blessa le lieutenant **SCHÉRER** et le maréchal des logis **FUCHS**, depuis sous-lieutenant ; et à celles de Maubeuge, le régiment donna beaucoup à faire aux Anglais, par son intrépidité et ses escarmouches réitérées ; là, ils nous tuèrent le hussard **DRISCH** ; enfin, à l'affaire du 14 octobre, ils nous blessèrent le sous-lieutenant **GRENNER**.

1793-94. L'armée du Nord passe aux ordres du général Jourdan.

Le général **HOUCHARD**, que l'armée du Nord perdait de la manière la plus regrettable, était né en 1740, à Forbach (Moselle) ; il était soldat à quinze ans, avait débuté par la guerre de Sept-Ans, était passé en Corse, où il avait été grièvement blessé, avait servi comme général sous **CUSTINES**, en 1792 ; et avait reçu, en 1793, le commandement de l'armée du Nord. C'est à lui qu'est due cette célèbre victoire de Hondscoote, qui a été l'un des triomphes du 2e hussards, et tous les succès que je viens de décrire. Ma plume tremble... Arrêté à Lille pour n'avoir pas assez profité de ses avantages, conduit à Paris, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 17 novembre 1793. Date infâme, et combien d'autres de ce temps ! O iniquité de ces jours révolutionnaire ! O époque affreuse et sanguinaire, que n'ai-je en main toutes les pages qui ont retracé tes forfaits, pour les vouer aux gémonies, les y jeter au brasier et en effacer à jamais la mémoire ! Passons vite encore

une fois... Nous sommes en pleine terreur ; c'est ainsi, armée française, qu'on ternissait ta gloire et tes lauriers !!!
Il eut pour successeur le général **JOURDAN**, né à Limoges, en 1762, qui s'était engagé à seize ans, dans le régiment d'Auxerrois, et avait fait la guerre d'Amérique ; nous allons le voir illustrer également l'armée et le 2e hussards à Wagtignies et ailleurs, puis, comme son devancier, recevoir, en échange, la disgrâce et la persécution ; heureusement, celui-là échappa aux dents perfides de la mort et devint plus tard maréchal de France, après avoir, plusieurs autres fois, commandé les armées, même sous le régime de la Révolution.
Reprenons. L'armée française poursuivait victorieusement les Anglais, qui continuaient de fuir, après avoir levé, l'un après l'autre, les sièges de Dunkerque, de Bergues, de Valenciennes, et le blocus de Landrecies ; ils étaient alors devant Maubeuge, qu'ils serraient de très près.
Le 15 et le 16 octobre de cette année 1793, fut livrée la bataille de Wattignies, village qui fut pris et repris trois fois ; on combattit, des deux côtés, avec une rare valeur et un grand acharnement. La nuit suspendit les efforts des combattants, et permit à **JOURDAN** de modifier son plan d'attaque. Le 16, il porta le gros de son armée sur Wattignies, qu'il enleva d'emblée. Le prince **de COBOURG,** épouvanté de l'audace des soldats français, évacua le champ de bataille, en se retirant au-delà de la Sambre ; ce hardi coup de main fit débloquer Maubeuge, et les deux armées prirent leurs quartiers d'hiver.

1793. — Un détachement du 2e hussards, à l'armée du Rhin ; Général Hoche (fin de novembre). — Capitaine-commandant, Christophe (Nicolas-François).

Cependant, un détachement du régiment, fort d'environ 450 hommes, avait été envoyé en toute hâte, pour prêter main-forte à l'armée du Rhin, qui, de son côté, était fortement engagée. Le 2e hussards fut là, ce qu'il était à l'armée du Nord, toujours le même.
Cet escadron et demi était commandé par le capitaine **CHRISTOPHE (Nicolas-François),** le cadet des trois fils Christophe dont j'ai parlé.
Ces **CHRISTOPHE** étaient des malins en fait de hussards ; la sabretache de ces gens-là était comme l'écrin d'un bijoutier, entassant perles sur perles et des plus belles ; voici celle par laquelle il signala son commandement et qui lui valut l'honneur insigne d'une citation au Bulletin des Lois, en ces termes :

« Le capitaine Christophe (Nicolas-François), du 2e hussards, avec 30 hommes seulement, a fait déposer les armes à deux bataillons hessois, à Boxtel. »
A côté de son nom, le journal officiel a mis celui des 30 hussards qui l'accompagnaient.
Les 26, 27 et 28 novembre, cet escadron se distingua dans une série de combats livrés sous Kaiserslautern, où le maréchal des logis **GEORGES**, depuis lieutenant au corps, reçut une seconde blessure ; il avait eu la première au combat de Damsdorff, près Hagueneau.
Le 18 novembre, le détachement sabra l'ennemi à Baesberg.
Le 2 décembre, à quelques lieues de cette ville, dans une rencontre hardie, le hussard **AKERMANN** fut tué et le lieutenant **FRANÇOIS**, plus tard capitaine, blessé ; le 11, il enleva plusieurs magasins de fourrage ; le 25, il soutint la réputation du corps à la bataille de Guisberg, qui détermina la levée du blocus de Landau.
Le 28 décembre, il en fit autant au combat de Edessheim, ainsi que le 5 janvier 1794, auprès de Malsbach, dans un vigoureux engagement.

Partout honneur, gloire et patrie.

1794. Armée du Nord. Le général Pichegru remplace le général Jourdan.

Le général **PICHEGRU** était un vieux moine, voire même un capucin ; je ne veux pas dire, pour cela, qu'il l'était, lorsqu'il fut promu au commandement de l'armée du Nord ; dame République l'aurait bien vu, s'il se fût porté candidat avec sa robe de bure et son chapelet au côté ; elle lui aurait fait, je m'imagine, tout autre honneur que celui de lui attacher ses grains d'épinards aux épaules et son panache au capuchon; je veux dire seulement qu'il avait été moine avant la Révolution, il avait été aussi répétiteur du jeune **BONAPARTE**, à l'école de Brienne ; voilà ce que j'ai trouvé dans mes bouquins et ce que je livre à mes lecteurs, sans préjudice du courant, et sans garantie du gouvernement.
Il était né à Arbois, en Franche-Comté, et n'était qu'adjudant au moment de la Révolution. Il n'en fut pas moins un excellent général, créa successivement l'école des tirailleurs, de l'artillerie volante et le système des attaques réitérées ; toutes innovations qui déboutèrent toute la tactique allemande. Malgré d'immenses services, et la conquête de toute la Belgique et de la Hollande, il eut de grandes disgrâces, fut déporté et finit mal. Toujours des pages néfastes dans la vie des hommes. Faisons-les oublier à la suite du 2e hussards.
Aux lauriers que le régiment avait cueillis depuis son existence, et qui formaient déjà un faisceau considérable, à ceux que l'escadron détaché à l'armée du Rhin venait de moissonner et moissonnait encore, je suis heureux d'avoir à ajouter :
Quatre canons repris à l'ennemi par le régiment, dans son mouvement du 17 avril 1794, pour dégager Landrecies ;
La belle chasse qu'il donna, à la Capelle, le 22 avril, aux Anglais ;
Deux canons également repris aux impériaux, près-le village de Marolles, le 27 avril.
Ce fut à la suite de cette affaire et le lendemain 28, que le hussard **BESSERER (Jacob)** fut blessé. Devenu maréchal des logis, **BESSERER** fut compris dans la première promotion de la Légion d'honneur, le 14 juin 1804, pour actions d'éclat et intrépidité.
Vers cette époque et au commencement de mai, l'escadron de l'armée du Rhin rallia, près de Catillon, la portion principale du corps, de façon que le 2e hussards se retrouva tout entier à l'armée du Nord. Le 11 mai, et devant la ville que je viens de nommer, le lieutenant **BECKER** reçoit une nouvelle blessure.
Le 20 mai, au passage de la Sambre, le régiment s'empare de deux pièces d'artillerie ; le 23 mai, nouveaux succès à l'arrière-garde, son poste de prédilection, parce qu'il le rapproche de l'ennemi, et le 25 mai, au passage de la Sambre. Là, son attitude contient seule les alliés, pendant que nos troupes se replient, et au troisième passage de la Sambre, il les repousse vigoureusement.
A partir de cette date, le 2e hussards laissa l'armée du Nord, pour celle de Sambre et Meuse. Les actions d'éclat qu'il venait d'y faire auraient suffi pour donner une juste renommée à sa valeur, mais les Chamborant n'étaient fatigués ni de se dévouer, ni de mourir pour la patrie. Ils reprenaient une nouvelle ardeur, en courant à de nouveaux combats.

Aussi bien, cette campagne est la dernière que firent ensemble, pour le moment, les deux premiers régiments de hussards ; la séparation est toujours pénible entre vieux camarades et bons amis. Nous les reverrons du reste plus tard, combattre côte à côte en Allemagne, en Prusse, en Pologne, en

Russie, et, de nos jours, en Espagne, puis en Belgique. Le bleu ciel ne va pas mal auprès du brun marron ; ces couleurs sont comme les extrêmes, elles se touchent par les contrastes.

1794. Le 2e régiment de hussards à l'armée de Sambre et Meuse. — Général Jourdan. 90,000 hommes.

Le 2e hussards avait laissé, pour l'armée de Sambre et Meuse, l'armée du Nord, qu'il devait bientôt rejoindre. Seulement, la Providence lui réservait l'honneur d'assister à la célèbre bataille de Fleurus. C'était la deuxième fois que les Français se mesuraient là avec l'étranger. Quatre-vingt-seize ans avant, en juillet 1690, **Henri de MONTMORENCY,** duc de Luxembourg, y avait complètement battu les alliés aux ordres du prince **de WALDECK** ; la seconde scène avait pour acteur, le 26 juin de cette année 1794, le général **JOURDAN** contre le prince de **COBOURG**, et la troisième, vingt et un ans plus tard, 16 juin 1815, fut le terme où **NAPOLÉON** devait tracer la dernière page victorieuse de sa longue carrière militaire. De tels rapprochements sont de la philosophie dans l'histoire, et de grands enseignements que la Providence réserve, aussi de temps en temps, aux peuples et aux nations. Mon but premier, en me livrant à l'étude des documents qui concernent l'armée, est de faire ressortir ces enseignements philosophiques et religieux, et l'action de Dieu sur le monde. Car tout, ici-bas, repose sur l'observation des choses : *Ars tota in observatione est*.
Je ne m'arrêterai pas ici à décrire les différentes phases de la bataille de Fleurus, si longtemps indécise, si longtemps disputée.
« L'élite des troupes alliées, dit le colonel d'état-major de Brahaut, avait subi dans une action toute de détail et de tactique, un échec plus sanglant que dans l'action générale ; nos jeunes généraux s'étaient montrés égaux, sinon supérieurs, aux généraux ennemis, et nos troupes avaient fait merveille. »
Ces dernières lignes en disent assez.
Le 2e hussards, outre son contingent de morts et de blessés, eut à y déplorer le décès d'un de ses meilleurs officiers. Le lieutenant **MILLET** est, avec son peloton, en présence de deux compagnies de chevaux-légers ; il les charge à fond de train, les culbute, mais la mort le frappe en plein champ d'honneur. Il trouva, dans ses compagnons d'armes, d'unanimes regrets.
Le lendemain, le colonel **BARBIER** et ses hussards, l'œil morne, un crêpe au bras, l'arme renversée, enterrèrent leurs morts et déposèrent, sur leur tumulus, une feuille de la palme de la veille. Alors, on mourait sans prêtres, non-seulement à l'armée, mais à la ville, à la campagne, partout ; la Révolution avait banni la personnification première des vertus morales, civiles et militaires, le sacerdoce ; et ce n'est pas là un de ses moindres péchés.
Le 29 juin, le 2e hussards arrive à Mons. Le 1er août, dans une chaude rencontre devant cette ville, sont blessés : le maréchal des logis **KLEIN**, depuis sous-lieutenant, et le sous-lieutenant **LEFEBVRE**, à peine guéri d'une première blessure reçue à Valmy
Un autre des beaux fleurons du 2e hussards, fut la bataille d'Aldenhoven, sur les rives de la Roër. Cette rivière, depuis le commencement de ces guerres, était devenue comme un point central, sur lequel venaient tour à tour pivoter les armées pour se rendre à la circonférence qui leur était dictée par l'art de la guerre. Dix fois, on s'y était rencontré. Ici, notre triomphe, dont le régiment eut sa bonne part, coûta 4,000 hommes tués ou blessés et 1,000 prisonniers à l'ennemi. De là, le général **JOURDAN** pousse, l'épée dans les reins, le général **CLAIRFAYT** et le poursuit avec tant de vigueur, que ce dernier ne prend pas le temps de s'arrêter sur l'Erft, et pour mieux précipiter sa fuite, passe le Rhin en deux endroits, à Cologne et à Bonne.

La bataille d'Aldenhoven fut le complément de celle de Fleurus et décida du sort de la Belgique, en faveur des Français. L'armée de Sambre et Meuse avait accompli sa tâche et terminé ses opérations.

Suivons maintenant l'armée de **PICHEGRU** dans ses manœuvres entre la Meuse, le Wahal et les bords glacés du Zuyderzée. Deux divisions de renfort envoyées par **JOURDAN**, de l'armée de Sambre et Meuse, avaient permis au premier de donner une nouvelle impulsion à ses opérations sur la Hollande. Le 2e régiment de hussards faisait partie de ce secours. Nous allons le voir aux prises avec la terre, la mer, le ciel et tous les éléments. 1

---

794. Armée du Nord. — 245,822 hommes ; général en chef, Pichegru ; 2e hussards ; 4 escadrons, colonel Barbier.

L'armée du Nord se mit en mouvement le 20 septembre 1794. Les faits d'armes furent si rapides qu'on peut les compter comme autant d'étapes. On emporta d'abord Bois-le-Duc et on passa la Meuse, qui sépare les deux pays, les 18 et 19 octobre, près de Teffelen, au-dessous de Grave et sous les yeux du duc **d'YORK**, qui n'osa pas s'y opposer. Le passage du Wahal fut forcé après un rude combat. Venloo, envahie le 25, capitula le lendemain. Nimègue en fit autant le 8 novembre. Cependant, l'armée du Nord, en avançant dans la Hollande, éprouvait toutes les rigueurs de la misère et du froid le plus glacial. Le 23 décembre, le thermomètre était descendu à 17o au-dessous de zéro. **PICHEGRU** ayant fait reconnaître si les eaux de la Meuse et du Wahal étaient assez condensées pour pouvoir en tenter le passage sur la glace, ne craignit pas, sur la réponse affirmative de ses ingénieurs, de s'y exposer avec toute son armée. C'est ainsi qu'il s'empara de l'île Bommel, de Bréda et de Grave. Ces succès excentriques jetèrent la perturbation dans l'esprit des généraux ennemis. Tous leurs plans étaient déconcertés. A la faveur de ce trouble, les Français franchirent, à pleine glace, le Wahal, le 20 janvier 1795 ; ils marchaient sur Amsterdam. Utrecht avait été prise le 17 janvier ; c'était la dernière place dont Louis XIV s'était emparé dans la campagne de 1672 ; Gorcum, la plus forte place de l'Europe et le quartier-général du prince **d'ORANGE**, fut immédiatement investie, et le 20, **PICHEGRU** fit son entrée dans Amsterdam, sous la protection de la division **MOREAU**, où se trouvait le 2e hussards, laquelle venait de repousser la ligne hollandaise qui s'était reformée pour barrer le passage.
De là, l'armée française se répandit, comme un torrent, dans toute la Hollande et chassa successivement les Anglais de toutes les positions qu'ils avaient. Elle occupa toutes les villes principales. Mais un fait inconnu à la guerre et incroyable, s'il n'était bien prouvé, fut la prise de la flotte du Texel, par une avant-garde de cavalerie légère. Cette troupe avait été envoyée vers le nord (Hollande), avec ordre de traverser le Texel, lorsqu'elle aperçut la flotte à l'ancre, dans ses eaux glacées. Aussitôt nos hussards s'élancent au galop sur la glace même, arrivent aux vaisseaux et les somment de se rendre. Ceux-ci obéissent, et, dans un instant, les hussards prennent plus de canons qu'ils n'étaient de combattants. J'avoue ici que l'excentricité de ce fait m'avait un peu déconcerté, c'était à n'y pas croire ; j'ai donc voulu m'assurer : 1o de son exactitude, je l'ai trouvée incontestable : 2o de son auteur, c'est autre chose, je ne le trouvais nulle part. D'après ma manière de voir, ce devait être nécessairement les Chamborant, car nous avons dit que c'était un régiment qui allait toujours vingt-cinq pas avant le bon Dieu, quand il était en campagne ; j'étais confirmé dans cette pensée, par la raison qu'il m'était impossible de supposer que le bon Dieu eût décrété :
Qu'il devait faire, un jour, le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

Je ne sais même pas si le bon Dieu le décrétera jamais, je parierais cent contre un, que non ; donc, me disais-je à moi-même, puisque aller au galop sur la glace, c'est aller contre les choses établies par Dieu ; que, d'autre part, cette spécialité n'est pas encore entrée dans ses décrets, c'est donc devancer Dieu ; c'est donc précisément l'affaire des Chamborant. J'étais dans cette perplexité cruelle, quand mon savant ami M. **LORÉDAN-LARCHEY** est venu me tirer de peine, en me donnant le numéro du régiment et le nom du chef qui avaient opéré ce prodige. Voici l'article que nous devons à ses recherches, plus heureuses que les nôtres. Il se trouve précisément que c'était les Chamborant, commandés par le plus jeune des frères **CHRISTOPHE (Jean-François)**, déjà mentionné comme lieutenant au corps, capitaine à l'époque où nous sommes, qui, à Nimègue, avait eu un cheval tué sous lui et avait été mis à l'ordre du jour pour avoir pris une pièce de canon.

« Qui ne connaît le magnifique fait d'armes de 1795 ? La flotte hollandaise était retenue dans les glaces du Zuiderzée. Un capitaine du 2e hussards prend avec lui 250 de ses hommes. Il fait envelopper d'étoupe les pieds des chevaux et lance au galop cet escadron sur la mer glacée ! Les vaisseaux de haut bord étaient là plus de 2,000. On arrive sur eux, le sabre au poing, et on les somme de se rendre ; les équipages obéissent et la flotte hollandaise est annihilée ! On peut dire que ce merveilleux coup de main ne contribua pas peu à nous assurer la conquête de la Hollande. Il est dans la mémoire de tous, mais combien savent le nom du capitaine Christophe, qui commandait l'escadron de hussards ? »
Maintenant, comment les Chamborant s'arrangeront-ils avec le Père-Éternel, pour cette infraction aux lois générales de la nature ; c'est encore une autre affaire ; heureusement pour eux, que le charitable et prévoyant général **AMEIL**, qui sort du régiment, comme officier supérieur, a mis tous les péchés des hussards sous la tutelle de ma soutane, en m'écrivant, le 1er septembre 1868, « que les petits péchés des hussards avaient besoin d'une bonne dose d'indulgence, que nulle part ils ne pourraient espérer mieux rencontrer que sous la robe du prêtre. » Allons, me voilà, en qualité d'aumônier de l'arme, chargé de la responsabilité de la présente. Heureusement aussi pour moi, qu'il y a des accommodements avec le ciel, et puis, Dieu n'a-t-il pas un faible pour ses prêtres ; c'est tout naturel.
Pour en finir avec la campagne de Hollande, sur sept provinces, il en restait encore quatre à soumettre ; elles furent successivement conquises, et suivit, pour fin de cause, un traité d'alliance offensive et défensive entre les deux nations, lequel fut signé le 16 mars de l'année suivante.
En conséquence de cette paix, les Chamborant, après avoir concouru à toutes les opérations précédentes, en vrais houzards, revinrent sur le Rhin, planter un instant leur tente ; ils furent aussitôt incorporés dans l'armée de Sambre et Meuse, car la guerre allait continuer, en Allemagne, avec l'Autriche. Pendant ce temps et sur les bords opposés, on voyait se distinguer, à l'armée des Pyrénées orientales, à côté des généraux **MÜLLER, MONCEY, MARBOT** (ce dernier, père du jeune Marbot, qui allait s'engager, six ans plus tard, au 1er Hussards-Bercheny), enfin, à côté de la Tour-d'Auvergne, premier grenadier de France, le général **de FRÉGEVILLE,** ancien colonel du 2e hussards.

———————

1795-96. — Armée de Sambre et Meuse. — 82,796 hommes ; général. Jourdan. — 2e régiment de hussards, colonel Barbier ; 4 escadrons, le 1er à la division Marceau, les 3 autres à la division Bernadotte.

A cette époque et vu la nouvelle organisation, on adjoignait, dans une division, deux régiments de cavalerie à quatre régiments d'infanterie ; ainsi la division **BERNADOTTE** avait reçu le tiercement qui suit :
Général de brigade **DAURIER** : 111e, 123d de ligne, 2e hussards ;
Général de brigade **BARBOU**: 71e de ligne, 21e légère, 3e chasseurs.
Les opérations d'ensemble pour cette campagne ne présentant presque aucun intérêt, nous allons suivre les opérations de détail, à la suite du 2e hussards.
Les trompettes nous précèdent et sonnent déjà la charge. Nous sommes au 3 février 1795, et sur les bords du Rhin, qu'il faut franchir ; l'ennemi se présente à Arnheim, pour barrer le passage ; le 2e hussards est déjà sur lui, le sabre en avant, le repousse, et l'armée passe incontinent ; elle est, le 8 mars, à Emmerich et se dirige sur Neuwied.
Le régiment, cantonné sur le fleuve, fournit partout au besoin ; le Rhin est sous sa tutelle et semble trembler au galop de ses chevaux. Il avait reçu, le 5 novembre précédent, avec un détachement venant du dépôt, le chef d'escadron **de GHIGNY,** sortant du 17e chasseurs, plus tard colonel du 12e de cette arme ; là, c'était le tour de cet officier supérieur de marcher ; il prend deux escadrons, l'un du 2e hussards, l'autre du 3e chasseurs, culbute les divisions de **RINTSKI** et de **RAISER**, fait prisonnier un capitaine et 25 hommes et reprend une pièce de canon. C'était un chasseur qui menait son monde à la hussarde.
Le 28 septembre, les Français se battent à Schwalbach ; le 10 octobre, ils sont devant Cassel ; le peu d'entente des généraux **PICHEGRU** et **JOURDAN** les forcent à se rabattre sur la frontière ; on passe le Rhin le 15 octobre, pour France, et on le repasse le 23 pour se remettre en ligne devant l'ennemi ; le lieutenant **JORDY**, du 2e hussards, a les honneurs de la journée. Le défaut d'ensemble et d'unité dans les combinaisons, paralysait l'action générale de l'armée.
Le 28 novembre, le régiment combat à Kzeutznach, et le 6 décembre il entre le premier à Lautrec. La liste des blessés de cette journée porte les maréchaux des logis **GEORGES** et **KLEIN**, tous deux déjà cités pour une blessure. De son côté, et le 8 décembre, l'escadron du 2e hussards, détaché à la division **MARCEAU**, réparti en tirailleurs, arrête partout l'ennemi. Une compagnie de grenadiers se trouve fortement compromise, le commandant la fait mettre en croupe de ses hussards et transporter au-delà du Nauch ; sous cette sauvegarde, cette compagnie échappe au danger qu'elle courait.
Le 15 décembre, les alliés veulent tourner la position où nous nous trouvons ; un escadron du régiment et quelques détachements d'infanterie les en empêchent ; le sous-lieutenant **JACQUET**, depuis capitaine au corps, est blessé.
Le 19 décembre, près de Rhaunen et de Sulzbach, quatre compagnies du 2e hussards chargent l'infanterie autrichienne et la dispersent jusque dans les bois de cette dernière ville. Le capitaine **BECKER**, qui en commandait deux, fait prisonnier un bataillon de coalisés et s'empare de deux canons.
L'année 1795 finissait, en formant ses faisceaux de gloire que devait continuer sur le même pied et à un degré égal, l'année 1796. L'armée prend ses quartiers d'hiver au bivouac, en attendant le printemps.
Les premiers faits d'arme pour la nouvelle année, eurent heu à Blissen, le 4 mai ; à Neuwied, le 22 juin ; on y passe encore une fois le Rhin ; la contenance des hussards du 2e y contient les alliés ; ils

continuèrent par l'affaire du 13 juillet, où un détachement surprit 40 manteaux rouges et les fit prisonniers ; par celle du 23 juillet, à Teningen, où le sous-lieutenant **LEFEBVRE**, déjà plusieurs fois cité, resta au pouvoir de l'ennemi ; par celle de Neumarck, le 22 août, où la division **BERNADOTTE** soutint seule le choc de l'armée autrichienne, se dégagea avec un grand avantage que sut maintenir et assurer le régiment ; enfin, par celle du 25 août ; dans ce jour, le 2e hussards atteignit les adversaires près de Nuremberg et les battit à Burg-Eberach. Le capitaine **STIRTER** y fut tué d'un coup de feu. Le 18 septembre, on revint sur le Rhin, sous les ordres supérieurs de l'adjudant-général **MIREUR**.

1796-97. — L'armée de Sambre et Meuse, commandée par le général Beurnonville, puis par Hoche.

Au général **JOURDAN**, qui était à la tête de cette armée depuis moins de dix-huit mois, succéda le général **BEURNONVILLE**. Il appartient à la philosophie de l'histoire, de dire quel mal fait à des corps de troupes le changement si réitéré de ses chefs, de rechercher les causes des fréquentes mutations de cette époque, et à ceux qui sont au pouvoir d'y porter remède ; d'autres pourront développer cette thèse, je ne fais que l'indiquer, en restant dans les bornes de ma tâche relativement au 2e régiment de hussards.
Nous sommes au 27 septembre 1796, et je la poursuis, cette tâche qui m'est si chère, par deux combats, celui de la Seltz, près Nider, et celui d'Ulm. Les Chamborant y déployèrent une intrépidité remarquable dans quatre charges qu'ils y exécutèrent pour soutenir le mouvement rétrograde de l'armée vers la frontière. La chronique porte qu'au passage du Rhin, ils se battirent noblement et comptèrent parmi leurs blessés, le maréchal des logis **TRADIANSKY**, depuis adjudant-major. Nos troupes se trouvant, par le fait, évacuées sur la mère-patrie, un armistice, de six mois fut conclu entre les généraux belligérants ; pendant ce temps, **HOCHE** avait remplacé **BEURNONVILLE**.

L'armistice étant à terme, vers la mi-avril 1797, la campagne s'ouvrit immédiatement. Le 16, les troupes firent leur premier mouvement, et le 18, **HOCHE** livra, sous Neuwied, cette bataille remarquable où nous remportâmes une victoire complète et où les Autrichiens perdirent 6,000 hommes tués, blessés ou prisonniers, 7 drapeaux et un grand matériel. Ce jour-là, le général **NEY** avait centralisé le commandement d'une brigade légère, composée du 2e et du 4e hussards, qui, semblables aux chevaliers du moyen âge, s'élancèrent dans l'arène, avec un prodigieux entraînement. Le 4e, appuyant le mouvement du 2e, celui-ci tourne les batteries de l'ennemi qu'il met en complète déroute. Alors le commandant **GHIGNY** se porte avec deux escadrons sur le bataillon Prince-Charles et la moitié du régiment d'Alberck et les charge avec une telle impétuosité, qu'il fait mettre bas les armes au bataillon, prend 3 canons et 1 drapeau. Le lieutenant **MICHELARD**, depuis capitaine, y fut blessé et eut un cheval tué sous lui. Le lieutenant **SCHÉRER** s'y fit remarquer ; tous deux du 2e hussards.
Après cette brillante affaire, le régiment poursuit les Impériaux l'épée dans les reins et leur enlève tous leurs magasins. **HOCHE**, continuant le cours de ses succès, passe la Lauh, le 20 avril, on se bat ; 8 pièces de canon, 800 hommes d'infanterie et une escouade de cuirassiers sont le prix de la bravoure de nos hussards. Le lieutenant **SCHÉRER** est cité de nouveau ; et ici, souvenir à mon vieux parent **SCHÉRER** du 1er hussards, aussi lui si distingué dans toutes ces guerres ; le nom quelquefois porte bonheur, toujours il oblige.
Les choses en étaient là, quand l'armée apprit devant Francfort, que les préliminaires de paix avaient été signés à Léoben, le 7 avril de cette année 1797. Il y avait donc un temps d'arrêt ; en récompense

de ses fatigues et de ses succès, le 2e hussards fut mandé à Paris. Vers la fin de juin 1797, il arriva d'outre-Rhin sur la Seine et se reconstitua à l'effectif de 466 hommes et 400 chevaux. Il fut immédiatement classé pour faire partie de l'expédition projetée contre l'Angleterre.

Une note que je rencontre, me met sous les yeux le contingent de cavalerie désigné pour cette campagne.

Cavalerie légère (général Walther).

2e hussards.	466 hommes.	à Paris ;
5e hussards.	643 id.	à Rennes ;
2e chasseurs.	419 id.	à Vannes ;
3e chasseurs.	543 id.	à Niort ;
4e chasseurs.	420 id. à	Angers.
Total.	2,491 hommes.	

De quelques-uns de ces régiments furent extraits des détachements pour le corps de troupes envoyées en Irlande, aux ordres du général **HARDY** et du général **HUMBERT**. Le chef d'escadron **SCHWARTZ**, du 2e hussards, y conduisit celui du régiment.
Cette expédition partit de Brest, le 17 septembre 1798, à l'effectif de 4,000 soldats seulement ; elle combattit glorieusement dans les eaux de l'île de Torry, mais numériquement trop faible, elle succomba, le 18 octobre, à ses efforts. **SCHWARTZ** et ses hussards, faits prisonniers, furent rendus plus tard à la France. Ce commandant, avant la fin de cette année, devint colonel du 5e hussards et général de brigade le 30 décembre 1806. On se souvient qu'il était sous-lieutenant au corps, dans le temps même du colonel marquis **de CHAMBORANT.**

Le 2e hussards dans le département de la Lys, en 1798. — Troubles dans ce pays.

Vers la fin de 1797, la guerre s'étant ralentie, il n'y avait plus que trois armées, au lieu de quatorze qu'il y avait eu ; on avait, en conséquence, donné 12,000 congés ; la maligne histoire dit que la désertion avait enlevé dix fois plus de soldats ; il fallait et on voulait un mode définitif de recrutement ; la conscription fut donc établie par décret du 4 septembre 1798, sous le ministère du général **SCHÉRER**, soit dit en passant.
Dans les premiers jours d'octobre 1798, le 2e hussards part de Paris, pour le département de la Lys, où un escadron l'avait précédé. Cet escadron avait pour mission de concourir à la répression des troubles dans cette contrée ; en effet, le 25 octobre, il avait dissipé un rassemblement considérable d'insurgés près d'Ypres, malgré deux décharges de mousqueterie qu'il avait essuyées ; et bien que ceux-ci fussent quinze contre un, il s'était jeté sur eux avec une impétuosité telle, qu'il leur avait tué beaucoup de monde, pris leurs drapeaux, et fait 20 prisonniers. Le lieutenant **JORDY** fut mis à l'ordre du jour, pour sa valeur. Trois ans moins deux jours avant, 23 octobre 1795, il l'avait été, au passage du Rhin ; le troisième fleuron lui viendra bientôt, attendons un peu.
Le 27 octobre, le même détachement attaque les rebelles à Langhemarcq, les chasse du cimetière et de la tour du château, en sabrant tout ce qui se présente. A cette date, il est rejoint par les trois autres escadrons.

Le surlendemain, 29 octobre, le 2e hussards, agissant dans son entier et soutenu par 35 hommes de la 51e demi-brigade, attaque 1,200 révoltés dans le village de Moorflide, les met en déroute, délivre 15 gardes nationaux de Lille et force les insoumis à rendre leurs armes.
Le régiment séjourne dans le département de la Lys jusqu'à la mi-juillet de l'année 1799, faisant oublier, par ses vertus militaires, les rigueurs forcées de l'exécution de sa consigne. La dernière soumission ayant eu pacifiquement lieu le 6 de ce mois, le 2e hussards fait ses préparatifs de départ pour l'armée du Rhin. Ses rives étaient depuis longtemps fumantes de poudre et de sang ; il les eut bientôt atteintes et franchies ; le Rhin et lui étaient de vieilles connaissances ; aussi, quand à son approche, le fleuve soulevant sa tête séculaire, sa crinière et sa barbe blanche, cria : Qui vive ? et que le trompette-major eut répondu : France, *2e Hussards-Chamborant*, il inclina sa tête sur ses épaules et dit : *Quand il vous plaira.* Il n'exigea même pas le droit de péage ; on se passe cette fantaisie entre amis et camarades ; le Rhin et les rin-tin-tin, c'est très près parent, c'est au moins cousin.

1799. — Le 2e hussards à l'armée du Rhin, opérant en Allemagne, aux ordres du général Moreau.

Au début de son entrée en Allemagne, le 2e hussards prend part à la reddition de Heidelberg, de Heilbron et au blocus de Philisbourg. C'était le début du combat de Manheim ; jamais le régiment ne fut plus exposé, jamais il n'eut plus à souffrir que dans cette périlleuse affaire ; aussi le lendemain de la victoire, manquaient à l'appel le maréchal des logis **JENNY** et le brigadier **FRANTZ**, blessés tous deux grièvement, en s'ouvrant un passage au travers d'un bataillon de grenadiers hongrois ; le commandant **GHIGNY**, comme plus tard le chef d'escadron **COURBY de COGNORD**, en Afrique (1845), et le sous-lieutenant **MELSHEIM**, faits prisonniers ; les lieutenants **JACQUET, MICHELARD, FRANÇOIS,** depuis capitaine, **SCHÉRER** ; le sous-lieutenant **PILGER** et l'adjudant **GEORGES**, tous blessés. Le capitaine **LOTZ** avait eu un cheval tué sous lui.
Quelques jours auparavant, le maréchal des logis chef **SCHONBERG**, depuis sous-lieutenant, avait été pris, mais son vif désir de partager la gloire et les périls de ses compagnons d'armes le délivra bientôt de sa captivité ; il se jeta à la Necker, la passa à la nage et rejoignit le corps.
Tous ces événements se succédèrent en août et septembre 1799. Après quelques jours de repos, l'armée du Rhin se remit en route, marchant de conserve avec celle d'Helvétie. Cependant les Autrichiens épiaient tous les moyens d'entraver son mouvement. En pleine nuit du 16 octobre, ils tombent sur le 2e hussards, qui était aux avant-postes sur la Necker, mais ils trouvent les Chamborant prêts à les recevoir et ils sont bien reçus.... à la pointe du sabre et au canon des pistolets. Le matin, un de ses escadrons franchit la rivière, s'élance sur une batterie, prend deux canons et plusieurs caissons pleins de munitions qu'il amène au quartier-général. Le maréchal des logis **FUSCH**, boute-entrain de ce fait d'armes, est cité à l'ordre de l'armée.
Le 16 novembre, entre Philisbourg et la Necker, le même sous-officier se distingue. Moins heureux, mais aussi brave, le sous-lieutenant **SCHONBRENNER** est blessé.
Le 19 novembre, le régiment se trouve engagé dans une affaire où le brigadier **COUSIN**, depuis officier et quartier-maître audit, reçoit une blessure heureusement sans gravité.
L'armée prend ses cantonnements au bivouac pour la saison d'hiver. Ainsi finit l'année 1799.

1800. — Armée du Rhin, quatre corps ; soldats, 103,650 ; général Moreau. — 3e corps, Gouvion-Saint-Cyr, division Baraguay-d'Hilliers ; brigades Joba, Sabattier et Roussel : 12e légère, 1er, 15e, 23e de ligne, 8,340 hommes d'infanterie ; 2e hussards, colonel Barbier, 4e escadrons, 542 chevaux. — Contre 150,000 Autrichiens.

L'année 1800 commence, c'est la dernière du siècle. Les temps vont vite et nous poussent sans rémission ; le 2e hussards en fait autant ; c'est une similitude de plus.
Le 25 mars, le général **de FRÉGEVILLE** reçoit les trois étoiles de général de division ; c'était des étrennes dont le régiment était naturellement fier pour son ancien colonel.
Le 15 avril, le 2e hussards, toujours à l'avant-garde, fait tête de colonne sur les Autrichiens qui se replient jusqu'à Fribourg. Le lieutenant **TRADIANSKY** est blessé de nouveau.
Le 3 mai, il se mesure avec eux à Engen, et le 9 mai, à Riberach, où le lieutenant **KLEIN** reçoit une troisième blessure.
Le 24 mai, dans un autre engagement, le hussard **REISMANN**, depuis maréchal des logis, est piqué et cité à l'ordre du jour.
Le 5 juin, plusieurs hussards se font remarquer, entre autres le brigadier **BOURSEAU**, nommé maréchal des logis sur le champ d'honneur même, à Risherberg.
Le 12 juin, à Dillerich, il fait mettre bas les armes à un bataillon entier. Le capitaine **BECKER**, déjà plusieurs fois cité, charge à la tête de sa compagnie sur le régiment de Muré et lui fait 300 prisonniers. — Le 24 juin, on se bat à Bapfingen. — Le 15 juillet, à Kelheim ; là, 50 hussards, commandés par un capitaine, surprennent un cantonnement de dragons ennemis et prennent hommes et chevaux. Deux jours après, le 17 juillet, à Ingolstadt, le 2e hussards repousse une sortie de la garnison qui était bloquée et contribue à la capture de 4 canons et de 600 Autrichiens. Le hussard **GŒPFFER** est tué, en se précipitant sur les pièces d'artillerie. Plusieurs officiers et hussards ont l'honneur d'une remarque spéciale, entre autres le maréchal des logis **MOREL**, depuis officier.
Enfin, le 18 juillet, un escadron est présent à la prise de Germessheim.
L'armistice de Parsdorf vint suspendre les opérations de l'armée, jusqu'au 25 novembre suivant. Pendant ce temps, le commandant **GHIGNY**, le lieutenant **MELSHEIM**, prisonniers à l'ennemi, furent échangés ; les blessés se guérirent et les Chamborant se remirent à neuf ; les troupes, de leur côté, se reposèrent et la stratégie fit des recherches savantes qui eurent une grande portée pour le succès de la fin de la campagne.
D'autre part, l'armée française, qui avait commencé le mouvement de concentration de ses 103,650 hommes, dès le 25 avril précédent, put en compléter et rallier l'effectif. Elle allait se trouver en présence des 150,000 Autrichiens dont j'ai parlé et qui eux-mêmes s'étaient concentrés. Les Français venaient de remporter deux grandes victoires, celle de Moëskirch et celle de Hoschstedt ; le triomphe de Hohenlinden termina glorieusement la campagne. Cette bataille fut une des plus sérieuses et des plus décisives de cette époque ; le triomphe de nos soldats fut complet. Le 2e hussards y mérita une fois de plus la note de haute distinction, et surtout le trompette **MELLINGER** et les maréchaux des logis **MULLER, REISMANN** et **RICHARD** y gagnèrent une citation dont les motifs sont relatés plus bas à l'article des récompenses. Comment en aurait-il pu être différemment, puisque tous les Mémoires du temps nous signalent le colonel **BARBIER**
« comme ayant toujours été l'exemple du corps ; toujours capitaine distingué et brave soldat. » Ce sont les expressions même recueillies au ministère. Tous les officiers et sous-officiers étaient dans le même moule, nous l'avons enregistré mille fois, et, comme dit le proverbe, tels chefs, tels soldats ; donc les hussards du 2e étaient toujours des Chamborant.

Il me faudrait ici le célèbre pinceau du colonel **LANGLOIS**, où le stylet si militairement taillé du capitaine **CHRISTOPHE**, du 2e hussards, pour rendre dignement le tableau de cette bataille ; mais, hélas ! je n'ai que mon faible crayon, et mon sujet est d'autant plus difficile que ce combat si fameux était une lutte de masse à masse, corps d'armée à corps d'armée, division à division, brigade à brigade, régiment à régiment, individu à individu ; cependant, si j'étais peintre, j'essayerais, comme suit, le

Tableau de la bataille de Hohenlinden.

J'esquisserais à grands traits sur ma toile, les 253,000 belligérants en face, essayant par toutes les ruses de guerre, de s'entamer, de s'aborder, de se canonner, de se charger, de s'étreindre les uns les autres, semblables à des lions combattant des tigres et tâchant de s'étouffer entre eux sous la pression de leurs griffes acérées ou de se donner de leurs gueules béantes, des morsures profondes.
Je montrerais, sur un premier plan, la 108e demi-brigade commençant l'attaque, aux ordres des généraux **de GROUCHY** et **GRANDJEAN**, chargeant, à l'aide de la 46e et de la 57e, les grenadiers hongrois et les rejetant sur quatre régiments de cavalerie de chez nous, qui les taillent en pièces.
Sur un deuxième plan, **RICHEPANCE** lançant le 1er chasseurs à cheval, à l'appui de la 8e demi-brigade, qui coupe en deux la ligne ennemie ; la 48e, secondant le mouvement et pivotant sur elle-même pour se mettre à la poursuite de 15 à 20,000 Autrichiens en désordre, écrasant, sur son passage, un autre bataillon de même arme ; là encore, au même plan, la 23e demi-brigade qui naguère avait porté, dans ses flancs, le maréchal **SOULT** et qui, ce jour, était commandée par **NEY**, arrivant au pas de course, chassant ou tuant tout ce qui se trouve entre elle et la 48e et s'emparant ensemble de 87 pièces de canon.
Sur un troisième plan, les mêmes 8e et 48e se précipitant au secours des brigades **DROUET**, 6e chasseurs et 13e dragons, et **WATHER**, 10e et 23e chasseurs, tenant devant des forces décuples et ne rompant pas d'une semelle ; le général **WATHER**, blessé, porté sur un brancard, au milieu de ses cavaliers ; aussi bien, le 2e hussards, prenant aux sonneries du trompette **MELLINGER**, le mors aux dents, se jetant sur l'ennemi avec une telle impétuosité qu'il le foule aux pieds de ses chevaux et une telle ténacité qu'il le coupe en tronçons épars ; je montrerais les sabres et les baïonnettes buvant le sang pendant une journée entière et les Autrichiens pris en flanc et en queue, au centre et à la droite, cherchant leur salut dans la fuite.
Sur un quatrième plan, la division **d'HAUTPOUL**, 1er et 2e carabiniers, 8e et 9e de cavalerie, 8e chasseurs, etc., etc., refoulant l'ennemi à gauche, le battant à pleine couture, prenant 6 pièces de canon et 1,500 prisonniers. Enfin, la silhouette de six autres régiments de hussards, sabrant dans toutes les directions et achevant la victoire.
Puis, dans l'ombre, 11,000 prisonniers, 6,000 morts, 100 pièces de canon prises, la destruction de l'armée autrichienne, et pour les Français, 2,500 morts ou blessés et parmi ceux qui ont succombé au champ d'honneur, et sur le parterre de la toile, gisant inanimé, le fameux **La TOUR-D'AUVERGNE,** premier grenadier de France, tué à la tête de la 46e demi-brigade, qu'il avait rejointe pour la troisième fois, à cinquante-deux ans ; martyr à la fois de la science, de l'idée chrétienne, de la vraie liberté, de la patrie et de la charité ; car, à cet âge avancé, il avait tout laissé pour remplacer à l'armée le fils d'un de ses amis, indispensable à son vieux père ; il était parti, il avait combattu, il mourait pour lui.
Il y a longtemps déjà que l'idée chrétienne faisait défaut, dans ces guerres, à mon cœur de prêtre et d'aumônier ; elle était malheureusement disparue du pays pendant ces temps de révolution et y avait laissé un vide que je puis combler aujourd'hui, en reproduisant le sublime exemple d'abnégation, de dévouement et de sacrifice de **La TOUR-D'AUVERGNE.** Ces vertus sont celles qui battent le plus

au cœur ; aussi, afin qu'après sa mort, ce fût le drapeau de son régiment qui le fit vibrer, ce noble cœur, on le suspendit à celui de la 46e demi-brigade de ligne, comme le symbole permanent des vertus chrétiennes et militaires ; et, pour prouver que cet héroïque soldat vivait toujours dans le souvenir de ses compagnons d'armes, tous les jours, le sous-officier de service qui faisait l'appel de la compagnie de grenadiers, nommait **La TOUR-D'AUVERGNE,** premier grenadier de France, et le plus ancien sergent répondait : présent ; mort au champ d'honneur. Paroles sublimes que je rapporterai plus tard, au sujet du 2e escadron du 2e hussards, massacré en 1845, à Sidi-Brahim, en Afrique.
Enfin, pour dernier trait : dominant les ombres, un rayon de lumière, puis l'ange des combats apportant aux Français la palme de la victoire et inclinant sur le front de **La TOUR-D'AUVERGNE**, celle de la charité. Voilà ma toile, je laisse à mes lecteurs de suppléer, par leurs connaissances militaires, à ce que mon inexpérience de la peinture a pu lui ravir ; dans tous les cas, j'y ai mis tout le cœur et tout l'honneur possible, c'est le meilleur des coloris.
Pour que rien ne manque à mon tableau, j'ajoute une heure : cinq heures du soir, fin de la bataille ; une date, 3 décembre 1800, et je lui donne pour enveloppe le drapeau du 2e Hussards-Chamborant, sur lequel j'inscris la même heure, la même date et le nom du combat :

Hohenlinden.

Dans les escarmouches qui suivirent et le 25 décembre, eut une mention honorable, le capitaine **JORDY** ; c'était de coutume chez lui.
Le 28 décembre, à Ratisbonne, le lieutenant **FRANÇOIS**, depuis capitaine, est blessé.
Le 30, un escadron du 2e hussards tombe sur un escadron de Kaiser-Hussards, prend le major, plusieurs officiers, 20 soldats, 25 chevaux et disperse le reste. C'était la couronne partielle qu'offrait aux Chamborant l'année qui finissait.
Pendant que le canon grondait ainsi sur les bords de l'Inn et du Mein, les plénipotentiaires des puissances de l'Europe discutaient à Lunéville, les bases de la paix générale. On négociait au bruit du tambour et au cliquetis des armes. L'armistice de Stayer vint les faire taire, en attendant les conclusions définitives, qui ne furent réglées que dans les premiers jours de 1801.
Les étrennes de la nouvelle année furent donc cette paix si généralement désirée partout.
« Au moment dont nous parlons, l'armée française, après avoir fait quatre-vingt-dix lieues en quinze jours, franchi trois rivières considérables, pris 20,000 hommes à l'ennemi, en avoir mis autant hors de combat et enlevé 150 pièces de canon, 400 caissons, 6,000 voitures, se trouvait à vingt lieues de Vienne, contraignant ainsi la maison d'Autriche à déposer les armes. » Ainsi parle l'historien **ZOMINI**.
L'Histoire de l'Armée ajoute : « Un tel résultat dispense de « tout éloge. Tout ce que nous pourrions dire ne ferait que l'affaiblir. «
Telle était la couronne générale que la victoire offrait à l'armée entière et dont les reflets en particulier rejaillissaient sur sept régiments de hussards. Les 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 8e et 9e de cette arme avaient fait cette mémorable campagne, et si c'était de nos jours, ils porteraient sur leur dolman la médaille de l'armée du Rhin.
Le 5e y était commandé par le colonel **SCHWARTZ**, un vieux de Chamborant, comme nous l'avons dit, et mettait en ligne environ 580 hommes ;
Le 3e avait 426 hussards ;
Le 4e en avait à peu près 400 ;
Le 6e environ 350 ;
Le 8e était fort de 540 hommes ;

Le 9e de 467.

Recherches sur l'armée du Rhin.

Chacun de ces corps et des autres régiments de l'armée est évacué sur France et dirigé sur sa garnison respective. Le 2e hussards se met en route pour la ville de Gand, alors possession française. Nous allons voir les principaux lauréats de la victoire y recevoir des armes d'honneur, en récompense de leurs actions d'éclat ; c'était celle de l'époque, instituée par le général **BONAPARTE**, par création du 12 novembre 1792, en faveur des militaires qui auraient mérité une distinction d'une façon quelconque en campagne, ou qui auraient enlevé un drapeau à l'ennemi.

ÉTAT NOMINATIF DES OFFICIERS DU 2e HUSSARDS-CHAMBORANT, QUI ONT FAIT, AUX ESCADRONS DE GUERRE,

LES CAMPAGNES DE 1792 A 1800.

Baron **de FRÉGEVILLE**, lieutenant-colonel le 13 avril 1792 ; colonel le 20 octobre 1792, sortant des dragons de Condé ; général de brigade le 15 mai 1793 ; de division le 25 mars 1800.
Baron **de STENGEL,** lieutenant-colonel en 1er le 11 juillet 1789 ; maréchal de camp le 13 septembre 1792 ; tué à l'ennemi, à Mondovi, en Italie, en 1796.
FRONDOFER, lieut.-colonel en 2e le 25 juillet 1791 ; retiré du service. Ces deux derniers remplacés par **KOESTNER**, lieutenant-colonel en 1er, tué à l'ennemi, à Quiévrain, le 30 avril 1793, et
BARBIER, lieutenant-colonel, en 2e nommé colonel au régiment le 25 mai 1793. sortant des capitaines-commandants de Chamborant.
BARBIER (le même), colonel du 25 mai 1793 au 7 octobre 1806 ; général de brigade.
WILLEM de RETHZ, lieutenant-colonel jusqu'en 1794 (grade supprimé).
SCHWARTZ, chef d'escadron, devenu colonel du 5e hussards en 1798.
CHRISTOPHE (Philippe), chef d'escadron, devenu colonel du 5e cuirassiers en 1810 ; général de brigade.
De GHIGNY, chef d'escadron, devenu colonel du 12e chasseurs à cheval.
TRADINASKY, adjudant-major.
GEORGES, adjudant, depuis lieutenant.
SCHMITZ, adjudant, depuis capitaine au régiment.

CAPITAINES	LIEUTENANTS	SOUS-LIEUT.	MARECHAL DES LOGIS, BRIGADIERS, ETC
WEBER, tué à l'ennemi à Quiévrain, en 1792	**MICHELARD**	**PEINET** (sabre d'honneur	**MELLINGER**, trompette-major
BECKER, devenu chef d'escadron au 9e hussards			
CHRISTOPHE (Nicolas François)	**MILLET**, tué à Fleurus en 1794	**MOREL**	**BESSERER**, blessé, cité
STIRTER, tué à l'ennemi	**SCHERER**, cité	**GRENNER**	**JENNY**, tué à l'ennemi
LOTZ, un cheval tué sous lui	**LEFEBVRE**	**GREBESTEIM**	**REISMANN**
CHRISTOPHE (Jean François)	**GEORGES**	**PILGER**	**MULLER**
JORDY, cité	**KLEIN**	**SCHONBERG**	**BOURSEAU**
JACQUET, cité	**MELSHEIM**	**SCHONBRENNER**	**RICHARD**
FRANCOIS	**SCHMITZ**	**FUSCHS**	**FRANTZ**, brigadier, tué
PAULET DE LA BASTILLE, devenu général	**Tous sortis des sous-officiers du régiment**		**COUSIN**, brigadier, plus tard quartier-maître au corps
VALLIN			

Ancestrami

CHAPITRE III.

HISTOIRE DU 2ª RÉGIMENT DE HUSSARDS, ANCIEN CHAMBORANT

(1801 A 1808).

Récompenses décernées au régiment, pour ses campagnes de 1801 à 1808.

Dans le cours du mois de janvier 1801, le 2e régiment de hussards était arrivé, sous la conduite du colonel **BARBIER**, à Gand, pour y tenir garnison. Le traité de Lunéville portait ses fruits ; on était en pleine paix. La patrie et l'armée avaient hâte de payer les dettes de la victoire ; car ces dettes sont sacrées, étant le prix du devoir, du courage, de l'intrépidité, souvent du sacrifice.
Donc, en séance solennelle et devant le front du régiment, des armes d'honneur furent décernées comme suit :
Un *sabre* au maréchal des logis **FUCHS**, pour distinction soutenue de 1792 à 1793 ; pour, en 1800, avoir pris 2 canons aux Autrichiens ;
Une *trompette* à **MELLINGER (Jean)**, trompette, s'étant hautement signalé à Hohenlinden, en sonnant de la main gauche et sabrant de la droite ;
Un *sabre* au maréchal des logis **MÜLLER**, brave hors ligne à Hohenlinden et pendant le reste de la campagne de 1800 ;
Un *sabre* au maréchal des logis **REISSMANN**, pour s'être fait partout remarquer à l'armée du Rhin, et à Hohenlinden, s'être précipité sur un canon, avoir tué deux servants, mis les autres en fuite et pris la pièce ;
Un *sabre* au maréchal des logis **RICHARD**, même distinction en 1800 et pour, à la prise du poste défendu par les Autrichiens, devant la même ville, s'être porté au galop sur les batteries et avoir enlevé un obusier prêt à faire feu.
Un *sabre* au sous-lieutenant **PEINET**, distingué partout.

Le colonel **BARBIER**, en faisant couronner les autres, n'avait fait malheureusement qu'un oubli celui de sa personne ; c'était une vertu de plus à ajouter à toutes les qualités qui faisaient l'excellent chef de corps et qu'il savait si bien appliquer à l'art de la guerre.
Avouons-le, la victoire n'avait pas été prodigue de ses faveurs envers ses abonnés ; car le soldat français est, de droit, son premier abonné. Aussi, nous autres qui avons un peu vécu et déjà beaucoup vu, nous venons, après soixante-huit années, réparer ses oublis, et, avec une ample mention honorable, offrir un laurier :

Aux capitaines :	**JORDY**, trois fois cité ;
	BECKER, quatre fois cité, deux fois blessé ;
	FRANÇOIS, trois fois blessé et cité ;
Aux lieutenants :	**GEORGES**, quatre fois blessé ;
	SCHÉRER, deux fois blessé, trois fois remarqué ;
	LEFEBVRE, deux fois blessé, prisonnier de guerre ;
	MICHELARD, deux fois blessé ;
	KLEIN, trois fois blessé.

J'allais désigner tous les officiers et soldats ; je m'arrête.... Un laurier; mais que dis-je, un laurier, non ; une palme ne suffit pas pour les braves que j'aurais à nommer, par exemple, pour les **FRÉGEVILLE**, les **STENGEL**, les **KOESTNER**, les **BARBIER**, les **SCHWARTZ**, les **GHIGNY**, les frères **CHRISTOPHE** et tant d'autres. Anticipons de quelques années et déjà décorons leur cœur de houzards, du signe immortel de la croix d'honneur ; seule, celle-ci peut atteindre leur niveau.
Qu'il me soit aussi permis de la déposer sur leur glorieux drapeau et d'y inscrire ces mémorables paroles :

2e Hussards-Chamborant, régiment modèle.

L'étendard est le signe caractéristique, l'emblème moral du corps, et le mot modèle, inscrit dans ses plis, est déjà une décoration pour chaque soldat. Le nom de **KLEIN** vient tout à l'heure de glisser sous ma plume ; encore un souvenir d'Afrique ; quarante-cinq ans plus tard, le 23 septembre 1845, y mourait au champ d'honneur de Sidi-Brahim, un autre **KLEIN**, lieutenant aussi lui au 2e escadron du 2e hussards. Dans ce rapprochement, le Rhin donne la main au sable du désert. Au reste, le Rhin et Sidi-Brahim, c'est toujours la France.
En 1795, un général du même nom commandait toute la cavalerie légère de l'armée de Sambre et Meuse, et l'Annuaire de l'année 1868 porte 10 officiers de ce nom dans notre armée ; il y a des familles qui sont presque essentiellement militaires.
Maintenant, après avoir sonné l'appel des vivants, sonnons le contre-appel des morts. Où était, en 1800, le 2e hussards de la formation Chamborant, de 1733? — Tous au tombeau ! Où était, en 1800, le 2e hussards de 1792 ? — Une grande partie au tombeau ! Leurs ossements jonchent çà et là la France, la Belgique, la Hollande, les bords du Rhin, l'Allemagne. Ils sont là, comme les sentinelles avancées de la mort, pour former la ligne de défense de nos frontières et crier aux vivants : « Faites comme nous, n'ayez pas peur, nous sommes encore à l'avant-garde. »
A revoir donc, hussards, à revoir ! Aumônier des anciens frères d'armes de tous vos régiments, permettez-moi de laisser tomber la plume de ma main, pour vous bénir ; aussi bien, c'est mon devoir et ma sympathie ; je vous bénis donc au cercueil ; dormez en paix sous l'égide de la croix et de ma prière ; je reprendrai un jour la trompette..... de l'ange, pour vous sonner le réveil.

Dans le cours de l'année 1802, le 2e hussards est partagé entre Gand et Malines, et en 1803, un détachement est envoyé à Bréda ; puis il forme ses escadrons de guerre et part pour le Hanovre, où il touche vers la mi-mai.

———

1803. — Armée du Hanovre, général Mortier, 17,737 hommes ; avant- garde, général Drouet ; 2e régiment de hussards, 4 escadrons, colonel Barbier.

Au moment où l'armée pénétrait dans le Hanovre, le colonel **BARBIER** reçut le chef d'escadron **VALLIN**, ex-aide de camp du général **HARDY** ; cet officier avait fait en cette qualité et comme lieutenant à la suite du 2e hussards, la campagne d'Irlande (1798), où il fut promu capitaine. Prisonnier de guerre avec le détachement du régiment qui s'y trouvait aux ordres du commandant **SCHWARTZ**, il passa, lors de son retour en France, à l'armée du Rhin, où il fut nommé chef d'escadron le 6 mai 1800, sur le champ de bataille de Moerkirch, et ne nous arriva qu'au

commencement de cette campagne du Hanovre. Il devint colonel du 6e hussards en 1807 ; il avait connu en Irlande le capitaine **FAVEROT de KERNECH,** qui fut l'un de ses successeurs comme colonel du même 6e hussards en 1816.
Le 26 mai 1803, l'avant-garde, où se trouve le régiment et qui était cantonnée en Hollande, depuis son arrivée, quitte ses bivouacs et est postée sur le pont de Wechta, en observation sur Nienhus.
Le 27, elle occupe Grosse-Héseppe, sa droite à Ems et couvrant sa gauche par un détachement.
Du 28 au 30 mai, elle éclaire l'armée, arrive au-delà de Quakenbrucq, d'où l'arrière-garde hanovrienne venait de partir.
Le 31 mai, le 2e hussards occupe sans difficulté le défilé marécageux de Wechta à Diephotz ; le 1er juin, le général **DROUET** atteint l'ennemi et le met en fuite ; on marche sans relâche à sa poursuite pendant douze heures et, le lendemain, on l'atteint de nouveau. La cavalerie hanovrienne se met en ligne, pour soutenir l'infanterie ; le régiment l'aborde au galop et lui donne une déroute complète. L'artillerie se découvre à son tour pour foudroyer les Français, qui continuent leur route sans trop s'en occuper. La nôtre arrive, éteint ses feux et prend position sur la grand'route de Niembourg, où elle dresse ses tentes.
Le 3 juin, à l'attaque du pont de cette ville, nouveau succès ; puis 30 des Chamborant se joignent à l'infanterie et aux pontonniers dirigés sur Stolzenau. L'artillerie d'avant-garde, à son tour, rencontre l'ennemi, fait une bordée de ses canons, fond sur le village, l'emporte et se rend maîtresse d'un pont volant et de plusieurs barques.
Une affaire décisive allait être entamée, quand une députation se présente aux postes avancés et demande une suspension qui fut signée, le 4 juin, à Sulingen.
Le 5 juin, le Hanovre est occupé par nos troupes. L'armistice expiré, sans que les Anglais eussent ratifié la convention qui ne devait durer que vingt-trois jours, on reprend, le 27, les hostilités pour passer l'Elbe.
Ceci posé, l'ordre d'attaque est donné pour les 4 et 5 juillet ; mais les négociations sont reprises et le maréchal **WALMODEN** se soumet à toutes les exigences du général **MORTIER**, en capitulant, à cette dernière date, en vertu d'un traité de paix qui fut signé dans un bac, au milieu de la rivière. Un incident fâcheux faillit compromettre ces préliminaires d'arrangement, car malgré le pavillon parlementaire qu'avait arboré le général français, on tira sur lui ; il n'y eut heureusement de touché que la mâture et les voiles. On crut à une méprise et l'on ne suspecta pas l'ennemi.
En conséquence, le corps d'armée fut dissous et réparti dans le pays de Lauenbourg. Le 3 octobre suivant, les drapeaux pris par les troupes françaises, pendant cette campagne, furent portés triomphalement aux Invalides.
L'année suivante, 1804, eut lieu l'inauguration de l'ordre impérial de la Légion d'honneur ; mais avant de toucher à ce nouvel écrin de perles précieuses, il nous arrive, à propos de son institution, une chronique de 1802, d'une opportunité incontestable. C'est la première pierre de l'édifice que nous allons, pour ainsi dire, indiquer du doigt et mettre sous les yeux de nos lecteurs. Les récits anecdotiques sont, dans l'histoire des peuples, comme ces beaux fruits qui parsèment nos arbres au printemps.
Donc, un jour de mars 1802, le premier consul **BONAPARTE** avait invité à un grand dîner ses trois frères **Joseph, Lucien** et **Louis**, ses deux collègues **CAMBACÈRES** et **LEBRUN**, les généraux **BERTHIER, MURAT, DUROC, LANNES, BESSIÈRES, JUNOT, MASSÉNA, AUGEREAU,** M. **FONTANES**, plusieurs conseillers d'Etat, etc., etc., c'était à la Malmaison. Au dessert, il fait adroitement tomber la conversation sur l'ordre militaire de Saint-Louis. « En instituant cet ordre, dit-il, Louis XIV ne se préoccupait guère de ce qui fait la force des armées, je veux dire de cette émulation qui change souvent de simples soldats en héros. Il ne voyait dans ses troupes que des nobles et des officiers, comme si les nobles et les officiers seuls remportaient les victoires. Cette

institution, quoique bonne en elle-même, était donc défectueuse ; l'Assemblée constituante a bien fait de la supprimer. Ne serait-il pas possible d'établir aujourd'hui quelque chose de semblable, éloigné de toute ombre de féodalité et dont la marque distinctive ne serait accordée qu'aux actions d'éclat sur le champ de bataille où qu'à de grands services rendus à la société, dans l'ordre civil ? Jusqu'à présent, je n'ai eu à donner que des sabres, que des fusils et des pistolets d'honneur ; vous comprenez que toutes les manufactures ne suffiraient pas, si nous avions encore quelques campagnes à faire. Un brave qui a reçu une arme d'honneur, n'est point obligé de la porter au régiment, encore moins à l'armée ; souvent, il l'envoie à la maison paternelle, comme un précieux monument qui doit être conservé dans la famille. Ses camarades savent bien qu'il a reçu une arme d'honneur, mais ils ne la voient pas ; or, vous savez que c'est la vue qui inspire l'émulation ; une marque distinctive, par exemple, attachée à la boutonnière, une étoile suspendue à un ruban et portant la figure d'une aigle, avec ces mots : honneur et patrie, attireraient les regards de tous sur le brave qui en serait décoré, et les honneurs dont il serait l'objet enflammeraient les autres du désir de la mériter. »

Puis, tous les convives d'applaudir, comme de juste ; puis, un conseiller d'Etat de dire : « Il me semble que cet ordre serait fort bien nommé : *Légion d'honneur*, avec une pension, comme de bien entendu, proportionnée au grade. » Puis, **MASSÉNA** de se lever et de proposer un toast à la *Légion d'honneur* ; puis, le premier consul d'en porter un autre à sa prospérité ; puis, le vin de Champagne de couler à flots et d'arroser à souhait et préalablement le naissant.

Le 4 mai suivant, le projet fut présenté au Conseil d'Etat, par **ROEDERER**. Le conseiller **BERLIER** s'y opposa en ces termes : « L'ordre en question conduit à l'aristocratie ; les croix et les rubans sont les hochets de la monarchie. » — C'est avec des hochets que l'on mène les hommes, répondit le premier consul. »

Après deux autres séances de discussion, le projet fut porté, le 15 mai, au Corps législatif, où après avoir été défendu par **Lucien BONAPARTE**, il passa à une assez faible majorité.

Le mot de *hochet* employé ici par le futur empereur, est tout à fait digne d'attention, comme coup de pinceau à l'humanité ; il est incontestable cependant qu'à ce hochet est attachée l'idée de l'abnégation, du dévouement et du sacrifice ; ce qui lui donne en soi et dans le genre, une haute valeur qui devient, dans l'espèce, personnellement relative.

A côté de ce grand projet, le premier consul en méditait bien d'autres ; fort de sa propre force, ayant la conscience de ses vertus civiques et militaires, il rêvait l'empire, il rêvait les aigles, il rêvait de nouveaux drapeaux ; avec son passé et son présent, il aurait pu rêver la conquête du monde. Arrêtons-nous là et constatons la réalisation de ses espérances et de ses desseins.

———

1804. — Empire Français. — Inauguration de l'ordre impérial de la Légion d'honneur. — Distribution des aigles au camp de Boulogne, composé de 80,000 hommes ; une députation du 2e de hussards s'y trouve ; le régiment toujours en Hanovre.

C'est toujours la religion qui donne aux choses de ce monde leur plus beau profil ; en se faisant empereur, **NAPOLÉON** voulut être consacré par elle et recevoir, le 18 mai 1804, la couronne des mains du pape Pie VII.

Pour l'inauguration de la Légion d'honneur, c'est aussi à elle qu'il eut recours, en fixant l'église Saint-Louis des Invalides pour cette grandiose cérémonie et en voulant qu'elle fut célébrée, ainsi que la messe, par le cardinal-légat, en présence de l'archevêque de Paris et de son clergé. Là, se

retrouvaient avec la religion, les plus beaux noms de l'ancienne noblesse française, l'une et l'autre rendues à la patrie par le nouveau potentat. Les décorations étaient déposées au pied du trône, sur des bassins d'or ; c'était le 14 juillet 1804. Ce jour n'eut de comparable que le 15 août suivant, où eut lieu, au camp de Boulogne, la distribution des aigles à une armée de 80,000 hommes qui formaient, avec 100,000 civils, une de 6 ces multitudes impossibles qu'on ne rencontre, dans la vie du monde, que par exception. Cette fois, les croix étaient placées dans le casque de Duguesclin et le bouclier de Bayard, qui resplendissaient au milieu des nouveaux drapeaux que l'empereur allait donner à ses troupes représentées, soit par des régiments entiers, soit par des députations de ceux qui étaient absents. Le trône, surmonté d'une panoplie immense aux aigles d'or, contenait l'antique fauteuil du roi Dagobert, chef-d'œuvre de l'art de fer, sorti des mains du forgeron saint Éloi, depuis évêque de Noyon ; lequel siège était adossé à un trophée d'armes, composé de drapeaux, d'étendards et de guidons pris dans les batailles de Montenotte, de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, de Castiglione, des Pyramides, du Mont-Thabor, d'Aboukir et de Marengo. Au milieu du trophée, était l'armure en pied des électeurs du Hanovre, laquelle avait été apportée par les députations de l'armée du Hanovre, parmi lesquelles était celle du 2e hussards. Et par-dessus tout, une immense couronne de laurier en or, sur laquelle flottaient, peintes en rouge, les queues des drapeaux pris aux beys d'Égypte.

Le soleil, comme s'il eût été commandé de service pour la fête, vint ajouter son éclat radieux aux mille feux étincelants de la cérémonie, puis disparut à l'horizon, comme un bouclier de feu, emportant dans son disque rougi, le souvenir impérissable des aigles et des croix.

Revenons à présent à l'armée du Hanovre, où nous avons laissé le régiment, et retournons-y, en faisant étape avec son aigle et ses heureux délégués.

Le 4 et le 5 juillet 1803, avons-nous dit, l'armée hanovrienne avait mis bas les armes, abandonnant aux Français, son artillerie, ses bagages et tous ses chevaux. **MORTIER** respecta l'honneur de cette armée et consentit à laisser la liberté aux soldats, après leur avoir fait jurer de ne pas porter les armes contre la France, pendant toute la durée de la guerre.

Cette expédition avait été dirigée contre l'Angleterre, dont le Hanovre était un patrimoine royal ; en violant le traité d'Amiens et en refusant de rendre Malte, l'Angleterre avait assumé sur sa tête la responsabilité de cette campagne, et conséquemment mérité sa défaite.

Sur ces entrefaites, **PITT**, revenu au ministère, avait formé les liens d'une nouvelle coalition, dans laquelle entrèrent l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Suède. L'empereur apprit ce projet au camp de Boulogne même. Aussitôt, avec le coup d'œil d'un aigle, il entrevoit et dicte son plan de campagne à son intendant général ; aussitôt et avec une rapidité égale, il envoie à chaque corps de troupes sa mise en marche, en disant le but de l'expédition et le lieu de concentration qui leur est commun.

Le maréchal **BERNADOTTE**, qui commandait à la fois l'armée d'occupation et le Hanovre, sous le titre de protecteur de l'Électorat, reçoit en conséquence l'ordre de faire mouvement sur Wurtzbourg et d'y rallier les armées de Hollande et de Bavière. Ce mouvement s'exécute ; on a deux jours de repos dans cette ville. Profitons-en pour nous égayer un peu ; trêve un instant au sérieux et à la gravité des événements ; faisons là halte pour rire, car les Bercheny et les Chamborant, ai-je lu dans une vieille chronique, étaient des régiments farceurs par excellence.

Passons à la salle du chapitre de Wurtzbourg ; j'ai dit, dans l'histoire des premiers, les schlagues usitées, aux temps anciens, dans les régiments ; la schlague n'est bonne pour personne assurément, pas même pour des chanoines. Eh bien ! à Wurtzbourg, ce n'était pas les soldats, c'était les chanoines qui la recevaient. Le cérémonial portait que le jour de leur réception, ceux-ci devaient passer au milieu de leurs confrères rangés en haie et tendre le dos aux coups de verges qui leur étaient administrés. C'était étrangement payer leur bienvenue.

Il y a de la bizarrerie partout ici-bas ; on dit que c'était une mesure de répulsion prise à l'endroit de MM. les princes de l'empire, pour les empêcher de briguer des canonicats dont ils pouvaient très bien se passer, ces fourches caudines étant incompatibles avec leur haute position de famille.
Mais pendant que nos bons chanoines passent là-dessous et se châtient entre eux pour la rémission de leurs péchés et peut-être des nôtres, le clairon sonne, le tambour bat; l'armée marche ; suivons-là.

———————

1805. — Campagne d'Autriche et de Prusse, etc. — Grande armée, 160,000 Français, commandée par l'empereur en personne. — 1er corps, maréchal Bernadotte ; 2a division, général Rivaud ; 2e hussards,4 escadrons, colonel Barbier.

L'armée alliée opposait aux forces françaises 224,000 hommes, sans compter l'Angleterre qui fournissait ses matelots, sa flotte et ses troupes de pied disponibles.
Nous sommes au 1er corps, continuons :
Le 30 septembre 1805, **BERNADOTTE** arrive et passe le Rhin à Strasbourg ; il se dirige sur Anspach, prend position à Einchstedt et commence les opérations ; les exposer, c'est écrire la suite des états de service du 2e Hussards-Chamborant.
Le 8 octobre, on passe le Danube et l'on marche sur Pfaffenhoffen ; le 12, on s'empare de Munich ; on chasse les Autrichiens, auxquels on prend 1,200 prisonniers et 36 canons.
Le 28 octobre, on passe l'Inn à Wasserbourg, et le lendemain, on entre à Saltzbourg ; de là, on marche sur Lambasch, puis sur Poelten, en suivant le 3e corps, maréchal **DAVOUST**, par la droite, et par la gauche, sur Amstenten, celui du général **MARMONT**, qui était le 2e et la réserve du prince **MURAT** ; enfin, on prend un temps d'arrêt à Molth ; tous ces mouvements sont exécutés du 1er au 9 novembre.
Le 12 novembre, il y a reconnaissance sur le Danube et jetée d'un pont sur le fleuve qu'on traverse à Krems ; le 28, on est sur les traces des Russes. Le même jour, le 1er corps d'armée occupe Iglau, et par une marche forcée, fait trente-six lieues en vingt-six heures ; le 1er décembre, il est à son poste de bataille ; c'était la veille d'Austerlitz.
Le lendemain, 2 décembre, eut lieu la fameuse bataille de ce nom ; je laisse à d'autres plus habiles, le soin de peindre avec le fusin, l'écriture ou le pinceau, la gigantesque silhouette d'Austerlitz ; mon récit, nécessairement borné, ne peut être qu'une sténographie prise au vol, glissant sur les faits généraux et ne saisissant que ceux de l'espèce et de l'individu. Du reste, cette fameuse journée se voit partout, dans l'album ou le musée du riche, comme dans l'âtre du pauvre ou le magasin de l'ouvrier. Aussi bien, les descriptions de ce genre reviennent toujours au même, et comme me l'a complaisamment écrit le général **BLONDEL**, en 1867, « en célébrant les combats, en racontant les drapeaux pris, les canons enlevés, j'aime à sauter par-dessus le sang et les morts. » C'est tout au moins de l'humanité.
Pour cette mémorable journée, le prince **MURAT** avait centralisé le commandement de deux divisions de cavalerie légère, dont le général **BELLIARD** était chef d'état-major : la 1re aux ordres de **KELLERMANN**, avait pour tête de colonne, obéissant au général de brigade **PICARD**, ancien colonel du 1er Hussards-Bercheny, les :
2e hussards, colonel **BARBIER**, 328 hommes ;
4e hussards, colonel **BURTHE**, 280 hommes.

Le 5e hussards, colonel **SCHWARTZ**, sortant des Chamborant, le 9e et le 10e de l'arme, colonels **GUYOT** et **BEAUMONT**, complétaient avec les 5e, 16e et 22e chasseurs, colonels **CORBINEAU**, **DUROSNEL** et **LA TOUR-MAUBOURG,** l'effectif de ces deux divisions.
La proclamation de l'empereur, que nous allons citer tout à l'heure, dira les pertes effroyables de l'ennemi. Les Français n'eurent à enregistrer que 800 morts et 1,500 blessés, dont (de ces derniers) le général **KELLERMANN**.
Le 2e hussards compta 8 tués et 32 blessés, parmi ceux-ci le chef d'escadron **DAVID** et le capitaine **BECKER** ; en revanche, il prit un drapeau ; le 4e eut 16 tués et 47 blessés.
Dans les *Anecdotiers* de l'Empire, il est dit : « En 1805, Christophe (Jean-François), capitaine au 2e hussards, est à Austerlitz. » Cette mention spéciale est significative.
Le lendemain de la bataille, 3 décembre, l'empereur adressa la proclamation suivante à ses troupes :
« Soldats ! Je suis content de vous ; vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Une armée de 100,000 hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée ; ce qui a échappé à votre feu s'est noyé dans les lacs ; 40 drapeaux, les étendards de la garde impériale russe, 120 pièces de canon, 20 généraux, plus de 30,000 prisonniers, sont le résultat de cette journée à jamais célèbre. Cette infanterie, tant vantée et en nombre supérieur, n'a pu résister à votre choc, et désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter..... »

Austerlitz, 3 décembre 1805. »

Cependant, et dès ce même jour, on s'était mis en marche pour couper la retraite des alliés, dans la direction de Goeding ; mais un armistice ayant été signé le 6 décembre, et la paix de Presbourg, le 26, le 1er corps, auquel le 2e hussards venait de rentrer, fut évacué sur la Moravie, la Bohême, etc., et cantonné dans les cercles d'Iglau et de Thabor, toujours sous le haut commandement du maréchal **BERNADOTTE**. Ainsi finit l'année 1805.
A la suite de cette glorieuse campagne et le 14 avril 1806, eut lieu, des propres mains de l'empereur, au camp impérial, et comme récompense aux plus méritants, une promotion extraordinaire dans l'ordre de la Légion d'honneur.
Le colonel **BARBIER**, du 2e hussards, y fut nommé commandeur, et le régiment obtint dix croix, décernées :
Aux capitaines **BECKER, RAQUÉ, MICHELARD,** et à l'adjudant-major **POITIERS** ;
Aux lieutenants **CUSSY** et **BRAÜM**, qui s'était emparé d'un drapeau ;
Au maréchal des logis **RADOUIN** ;
Aux brigadiers **NACHSTEIN** et **AVRIL** ;
Au hussard **HEYDEL**.
Ainsi, la croix est le signe de l'honneur, la cachet de la vaillance. Belle, grande, digne d'envie, c'est la récompense du temps. La croix aussi est le signe d'un autre triomphe, celui de l'éternité ; mais pour cela, il faut que les candidats du ciel présentent à Dieu, le jour de la distribution des couronnes qui ne périssent pas, la croix du chrétien sur le cœur comme décoration ; la même croix sur le front, comme diadème. Puisque le 2e hussards avait déjà pris plusieurs drapeaux, on aurait pu, dès cette époque, couronner le sien de la marque distinctive de la Légion d'honneur. On y suppléa quarante-sept ans plus tard, lorsqu'on lui donna son étendard du deuxième empire et qu'en souvenir de sa belle conduite à Austerlitz, on écrivit dans ses plis glorieux :

Austerlitz, 1805.

Nous avions dans ce moment, au régiment, un chef d'escadron du nom de **DAVID**. Les coïncidences de noms sont toujours chose à remarquer. On se souviendra, à ce sujet, qu'avant d'être Chamborant et Turpin, notre régiment avait été David-Hussards ; j'aime à croire que notre commandant actuel était un descendant de l'ancien colonel **DAVID**.

———————

1806. — Campagne de Prusse, de Pologne. — Grande armée. — L'empereur Napoléon en personne. — 1er corps, maréchal Bernadotte ; 2e division, général Rivaud ; 2e hussards, 4 escadrons, aux ordres du colonel Gérard.

Le colonel **BARBIER**, vrai type de l'officier supérieur de cavalerie, avait bien mérité ses épaulettes de général ; l'empereur les lui conféra le 7 octobre de cette année 1806 ; il y avait treize ans qu'il commandait, avec une haute distinction, le 2e hussards ; son successeur fut le colonel **GÉRARD (François-Joseph)**, qui se montra en tout son égal.
Sous un chef de cette trempe, le 2e hussards ne pouvait manquer de soutenir sa réputation en Prusse, en Pologne et d'enrichir ainsi ses archives.
Sans retard et le 8 octobre, le corps d'armée marche sur Saalburg ; l'ennemi recule ; le 9, on attaque, dans les bois d'Oschitz, les avant-postes prussiens, qui se replient ; le maréchal des logis **RAUCH**, du 2e hussards, se signale et reçoit trois blessures. — Le 10, on est à Auma ; le 1er corps prend position en avant de cette ville ; le 13 et le 14, on file sur Neumbourg par Zeitz ; le lendemain, ce n'était plus Austerlitz, c'était Iéna, 14 octobre 1806.

« L'histoire militaire, dit le général Mathieu Dumas, n'offre aucun exemple d'une catastrophe qu'on puisse comparer à celle des combats d'Auerstadt et d'Iéna. » C'est assez dire ! D'autres ont cité le nombre des assaillants, des blessés et des morts, constatons seulement que nous y avons eu 9 colonels blessés à mort, dont le brave **BARBENÈGRE**, du 9e hussards. Nos colonels ont toujours su prouver que leur place est au premier rang.
C'est le 3e corps, celui du maréchal **DAVOUST**, qui eut l'avantage de porter les coups décisifs.
« Pendant que le gros de l'armée était aux prises avec les Prussiens au village d'Iéna, dit *l'Histoire de l'Armée*, Davoust faisait des prodiges à celui d'Auerstadt, son poste de bataille ; il avait non-seulement contenu, mais mené battant, l'espace de trois heures, les principales forces des alliés, qui s'étaient présentées pour déboucher par Kosen, et y avait déployé la bravoure distinguée et surtout la fermeté de caractère, qui est la première qualité de l'homme de guerre... C'était une bataille gagnée par ce seul corps d'armée. » Il y avait été du reste parfaitement secondé par son aide de camp. Vous ne savez probablement pas qui il était, mon cher lecteur ? Je vais satisfaire votre légitime curiosité : c'était le capitaine **CHRISTOPHE (Jean-François)**, du 2e hussards, l'homme à expédients, le même qui, en 1795, avait envahi la flotte hollandaise, avec les pieds d'étoupe de ses chevaux ; je le retrouve aujourd'hui à Auerstadt, blessé grièvement, et recevant cependant dans ses bras le général **DEVILLY**, blessé lui-même à mort. Dès lors, chef d'escadron et décoré, il resta attaché au service du maréchal **DAVOUST**, pendant les campagnes de 1806, 1807, 1808.
Pendant que le 3e corps se battait si bien, le 1er était à la suite et formait sa réserve ; il ne put donc, dans la circonstance, qu'en imposer par sa présence ; le 15 et le 16 octobre, ce fut son tour ; dans sa pointe sur Erfurth et Hall, à la poursuite des débris de l'armée prussienne, il fit 1,500 prisonniers, que les chevaux des hussards, lancés dans toutes les directions, purent atteindre et rabattre sur les fantassins.

Nous sommes à la date du 17 octobre 1806, et l'ordre du jour est le combat de Hall, l'un de nos beaux combats de cavalerie. En arrivant à Erfurth, le maréchal **BERNADOTTE** apprend que l'armée de réserve des Prussiens, commandée par le duc **Eugène de WURTEMBERG,** vient d'établir son bivouac à Hall, sur la rive gauche de la Saale, qu'il occupait la veille. Le 1er corps en était éloigné de six lieues ; il se met en mouvement à deux heures du matin, ledit jour. La division **DUPONT**, avec laquelle est le 2e hussards, reçoit l'ordre d'attaquer la ville défendue par 25,000 hommes. Un pont très long et retranché, protégé par une nombreuse artillerie, rend l'opération difficile ; la vigueur de l'attaque peut seule faire triompher d'un pareil obstacle. Le général **DUPONT** se met à la tête de sa division, enlève le pont à la baïonnette, force l'entrée de la ville et s'en empare. Il se porte immédiatement contre le prince **de WURTEMBERG** qui s'était replié en dehors de Hall. Soutenue par la brigade **PACTHOD**, de la division **RIVAUD**, dont l'autre brigade s'était placée au Galger-Thor, la division **DUPONT** déposte et culbute toutes les troupes ennemies. Une charge vigoureuse des 2e et 4e hussards achève de mettre en déroute une forte arrière-garde, à l'embranchement des chemins de Dessau et de Motzlich. Cette arrière-garde, poussée avec une force extrême, sur les derrières des Prussiens qui fuyaient aussi, ne peut les garantir de l'atteinte de ces deux régiments, qui, les chassant des villages de Dienitz, Peïssen et Rabatz, les rejettent jusqu'à quatre lieues de Hall.
Le régiment, le 1er corps tout entier venaient d'ajouter un nouveau lustre à leur gloire.
Le 2e hussards en particulier y prit 8 canons. Le lieutenant **POITIERS** contribua fortement à cette brillante action, en prenant lui-même deux de ces pièces. Le maréchal des logis **GEOFFROY** s'y fit remarquer entre les autres. Le capitaine **JORDY**, si brave, si dévoué, reçut le coup mortel et succomba le lendemain ; les autres blessés furent le lieutenant **DÉVANTE** et le hussard **d'ORLÉANS**.
Une larme, en passant, au très regrettable capitaine **JORDY** ; la mort jalouse ravit à la valeur celui que la valeur avait déjà cité trois fois et à la main de qui elle allait mettre un quatrième fleuron ; ce quatrième, il devait le recevoir aux cieux.
La nuit arrêta la poursuite de l'ennemi. Le 1er corps, harassé de fatigues, s'établit sur les hauteurs et la cavalerie légère sur la route de Dessau, tout près de l'arrière-garde des Prussiens.
Le duc **de WURTEMBERG** perdit 2,500 hommes tués ou blessés, 5,000 prisonniers, 4 drapeaux, 32 pièces de canon et une grande partie de ses bagages. Le 1er corps eut 800 tués ou blessés.
Le 18 octobre suivant, à Halberstadt, le 2e hussards charge sur un régiment de hussards prussiens et lui met 300 hommes hors de combat ; le 22, on passe l'Elbe à Dessau, et l'on se porte à la poursuite du prince **de HOHENLOHE**. Enfin, le 30, on continue le mouvement sur Boitzenburg, sur Stargard et New-Brandebourg. Le colonel **GÉRARD**, du 2e hussards, détaché, avec deux escadrons, sur la gauche de la colonne et sur la route directe de New-Strelitz, pour harceler l'ennemi, dépasse la ville, tombe sur l'arrière-garde, la culbute, lui fait 400 prisonniers et lui enlève beaucoup de bagages. Le 31 octobre, on avance sur Waren.
Enfin, le 1er novembre, toujours 1806, le 1er corps trouve le général **BLÜCHER** devant cette place, avec des forces doubles des siennes ; **BERNADOTTE** se résout, quand même, à attaquer les Prussiens, prend position à Ankershagen, deux lieues en deçà de Waren, et lance ses éclaireurs ; ceux-ci apprennent que la ville est évacuée, reviennent bride abattue vers le maréchal, qui, à cette nouvelle, accourt, traverse Waren, et bat la cavalerie ennemie avec la sienne et celle de la brigade **MARGARON**, 4e corps, maréchal **SOULT**, qui venait de le rallier. Les nouveaux venus étaient le 11e chasseurs à cheval, colonel **BESSIÈRES** ; le 26e, colonel **DEJEAN**, et le 8e hussards, colonel **FRANSCHESCHI**. C'est ce même **FRANSCHESCHI** qui, devenu général de brigade, commanda, d'une manière si remarquable, en 1809, la brigade où comptait, à l'armée d'Espagne, le 1er régiment de hussards.

Le même jour, eut lieu le combat de Nossentin. L'arrière-garde ennemie, vivement pressée, bat en retraite jusqu'au bois de ce nom, derrière un buisson marécageux. La division **DUPONT** passe le ruisseau et attaque sur deux colonnes, à gauche, dans la direction de Sabal, et à droite, vers le bois. Les Prussiens, après une vive résistance, sont chassés et le village enlevé, ainsi que deux canons. La cavalerie française veut charger, mais le terrain était tellement défoncé, qu'il se dérobait sous les pieds des chevaux; malgré ce contre-temps, l'ennemi se retira précipitamment sur Alt-Schwerin.
Le 3 novembre, on est aux portes de Cresvitz. La cavalerie prussienne, forte de 15 escadrons de hussards et d'une batterie d'artillerie, venait d'évacuer Cresvitz et de se former en arrière, à l'aspect du 1er corps. Le général **MAISON** occupa cette petite ville avec ses fantassins, et le général **VATTIER** eut l'ordre de passer le défilé avec les 2e et 4e hussards, soutenus par le 5e chasseurs, brigade que le maréchal **BERNADOTTE** fit appuyer par le général **PACHTOD**, avec un régiment d'infanterie. Les chevaux prussiens couvraient la retraite du général **BLÜCHER** et se retiraient lentement, lorsque déboucha la cavalerie française se disposant à charger. L'avantage du nombre et de la position déterminèrent le général prussien **VINNING** à charger lui-même ; il fit plier la cavalerie française et la ramena jusqu'au défilé. Le colonel **GÉRARD**, du 2e hussards, fut blessé et pris dans la mêlée ; 50 de ses hussards furent aussi enveloppés et faits prisonniers avec lui. Mais les généraux **MAISON, PACHTOD** et le maréchal lui-même, ralliant aussitôt les escadrons, repoussèrent les assaillants et les menèrent jusqu'à l'entrée du défilé de Fachre, dans lequel le colonel **BONNEMAINS** pénétra avec le 5e chasseurs et soutint avec fermeté le feu de l'infanterie prussienne, en attendant l'arrivée de la colonne du général **MAISON**, qui, l'ayant rejoint, assaillit, malgré la nuit, cette infanterie, la culbuta et la fit fuir au-delà du défilé que le maréchal passa lui-même le soir avec la cavalerie légère, en allant établir son bivouac à Zepsendo, à deux kilomètres de Osdorf, où celui de **BLÜCHER** était assis. L'ennemi perdit, outre un grand nombre de tués, 7 à 800 prisonniers et 7 canons.
Du 3 au 6 novembre, l'intervalle est bien court ; c'est à n'y pas croire, nous talonnons de si près les Prussiens que nous leur coupons la respiration ; à peine respirons-nous nous-mêmes ; nous les jetons de Charybde en Scylla ; nous leur faisons une guerre impossible. Quels hommes et quels chevaux que ceux de ce temps-là ! Mais à quartier, les réflexions... Voilà que **BLÜCHER** est dans Lubeck et que Lubeck est bloqué par les maréchaux **BERNADOTTE, SOULT** et **MURAT**. L'oiseau est en cage ; est-il pris ? Nous l'allons voir. Pour l'effrayer d'abord, **BERNADOTTE** fait faire un feu nourri d'artillerie, place la division **DROUET** derrière les maisons et les jardins, la division **RIVAUD** et la plus grande partie de la division **DUPONT** en masse sur le coteau, la cavalerie sur les ailes et fait attaquer la porte par les deux routes ; le combat devient très vif. Les colonnes prussiennes tenaient ferme, en se battant partout ; mais les Français arrivèrent si précipitamment, que tout céda à leurs efforts et que **BLÜCHER** eut à peine le temps de sortir de la ville, avec son fils et un officier. Le tir de l'artillerie fut si vif et si continu, qu'il ne s'échappa que trois bataillons des vingt-deux qui se trouvaient dans la place. La cavalerie légère poursuivit l'ennemi à outrance, jusqu'à la nuit. Les vainqueurs, mêlés aux vaincus, commirent les excès qu'entraîne une prise d'assaut ; mais maréchaux, généraux, officiers rivalisèrent d'efforts pour y mettre ordre.
Le général **BLÜCHER** rallia ce qui lui restait d'infanterie, 4 à 5,000 hommes, et rejoignit sans vivres, ni magasins, sa cavalerie à Ratkau, près la frontière danoise, laissant 60 pièces de canon, 60 drapeaux ou étendards et 21,000 prisonniers, dont 5,000 cavaliers montés, au pouvoir de l'armée française.
Dans son ordre du jour daté de Berlin le 9 novembre 1806, l'empereur témoigna « sa satisfaction aux maréchaux Bernadotte, Soult et Murat et aux troupes sous leurs ordres, pour leur conduite brillante à Lubeck et pour l'activité qu'elles ont mise à la poursuite de l'ennemi. »

Enfin, la capitulation de Ratkau vint, le 2 novembre, compléter la destruction de l'armée prussienne et constater l'entière supériorité des Français.
Nous avons dit que le colonel **GÉRARD**, du 2e régiment de hussards, avait été fait prisonnier avec 50 de ses soldats, et de plus, blessé à la journée de Crewitz, le 3 novembre dernier. De tels hommes ne sont pas faits pour rester au pouvoir de l'ennemi ; il fut délivré, le jour même, par la charge exécutée par toute la cavalerie française ; sa blessure n'avait fait que l'effleurer ; les tresses du dolman d'un vieux houzard sont, comme la peau du tigre, impénétrables à la balle. Ainsi donc, rendu à l'armée et à la santé, le colonel **GÉRARD** fut député, le 11 novembre, en compagnie de l'adjudant commandant **RICARD**, à l'effet de présenter à l'empereur, en plein champ de bataille, au nom des 1er et 4e corps, les 60 drapeaux ou étendards dont j'ai parlé tout à l'heure. L'honneur accordé au chef rejaillit de droit sur le régiment. Ces drapeaux étaient portés par autant de hussards, de chasseurs à cheval et de fantassins d'élite.
Pendant ce temps, le 1er corps ayant détaché la division **DROUET** et la cavalerie légère au-delà de l'Elbe, occupa la ville et le territoire de Lubeck jusqu'au 19 novembre, date sous laquelle il reçut l'ordre de marcher sur l'Oder ; il prit ensuite possession d'Elbing et du pays situé sur la Baltique.
Le 26 décembre, il y eut aux environs de Thorn, une affaire où le maréchal des logis **REICMANN** fut renversé de cheval ; où le maréchal des logis **CAVARANIAS** arracha des mains de l'ennemi, un officier démonté, et le sauva. Un autre sous-officier, **LECLERC**, y reçut plusieurs blessures et ne cessa néanmoins d'y montrer le plus grand courage.

1807. — Grande armée; l'empereur lui-même. — 1er corps, maréchal Bernadotte ; division de cavalerie Rivaud ; brigade Beaumont : 2e régiment de hussards, 4 escadrons, colonel Gérard ; 4e régiment de hussards, 4 escadrons, colonel Burthe.

Les armées de l'Autriche et de la Prusse n'existant plus, la guerre se poursuit contre la 3e des grandes puissances alliées, la Russie, mettant en ligne 72,000 hommes, plus 800 prussiens survivants.
Au commencement de cette année 1807, le 2e hussards eut pour général de brigade, le colonel **de BEAUMONT**, sortant du 10e de l'arme, promu en cette qualité, au bivouac même de l'empereur. C'était un homme qui avait fait ses preuves et qui représentait bien à la tête des 2e et 4e hussards dont il recevait la haute direction.
Le général russe **BÉNINGSEN** reprend les hostilités, en lançant sur Liebast, au-delà de la Passarge, une colonne qui enlève une demi-compagnie du 9e de ligne. Le maréchal **BERNADOTTE**, informé de ce mouvement, quitte Elbing, réunit ses troupes et se porte, avec la division **RIVAUD**, sur les traces de l'ennemi qu'il rencontre, au nombre de 12,000, à Mohrungen. L'attaque a lieu immédiatement ; l'ennemi est mis en déroute complète ; on lui fait faire quatre lieues sans débrider et on le force à repasser la Passarge. Les lieutenants **BRAÜM** et **TURKEIM** y sont blessés ; ce dernier reste prisonnier et le premier est nommé capitaine.
On remarquera ici la présence du 9e d'infanterie de ligne à côté du 2e hussards ; je lance en avant, tout exprès, ce jalon de reconnaissance entre ces deux régiments et je montrerai tout à l'heure que s'il y avait du Chamborant dans le 2e hussards, il y en avait aussi dans le 9e de ligne ; le sang des braves n'est pas exclusif ; il appartient à toutes les armes.
Le 6 février, le nouveau capitaine **BRAÜM**, à la tête d'un peloton de 25 hussards, entre à Osterode, y prend 150 russes, délivre 30 prisonniers et reste maître de la ville. Les hussards **AUBERT** et **WIÈGE** y reçoivent chacun une blessure. Le lendemain, le hussard **CROISSET**, et le

surlendemain, près de Braunsberg, le hussard **GRISSA**, sont atteints de plusieurs coups de feu, en rivalisant d'intrépidité.
Le 17 mars, une colonne de 1,500 prussiens avec 2 pièces de canon, sort de Glatz, pour attaquer le général **LEFEBVRE** qui, avec le 1er léger, colonel **de TAXIS,** 3 escadrons de chevaux-légers du prince **Jérôme** et autant du 2e hussards, se rendait à Wunchelsbourg. Le colonel **GÉRARD**, à la tête de ses escadrons, fond sur l'ennemi, le bat et le refoule dans la place, après lui avoir enlevé 100 hommes, plusieurs officiers et 2 pièces de canon.
Cependant les Russes, fatigués de mille petites tentatives infructueuses, se décident, le 5 juin, à prendre l'offensive et font une attaque simultanée à Spanden, Lomitten et le lendemain à Deppen. 12 régiments se ruent inutilement sur la tête du pont de Spanden ; sept fois ils se présentent, sept fois ils sont repoussés. Le maréchal **BERNADOTTE** est blessé ; on perd beaucoup de monde de part et d'autre ; l'ennemi se retire.
Huit jours après, on arrive en vue de Friedland. Les houzards d'avant-garde signalent la place, semblables à ces vigies qui, du haut d'un mât où ils sont postés, crient : Terre ! Terre !.... Colonel Gérard, ralliez vos escadrons, portez les 2e, 3e et 4e sur la gauche du 1er, en bataille, face à la ville ; front..... garde à vous ; Chamborants, portez armes, présentez armes ;..... trompettes, sonnez la marche ; aigle des Chamborants, courbe ta tête altière, tu vas mériter de recevoir un jour sous tes ailes déployées le nom de

Friedland, 1807.

Le nom célèbre de cette bataille fut, en effet, inscrit sur son drapeau le 10 mai 1852, pour constater une fois de plus les vertus militaires que le régiment avait continué d'y déployer et la nouvelle illustration dont il s'y était couvert.
Maintenant, chargeons nos mousquets et attendons les ordres. Le génie de l'empereur est aux prises avec lui-même, pour le plan du combat. Son plan, en effet, était de couper la ligne ennemie et de séparer les Prussiens des Russes. Les Français l'exécutèrent avec une extrême promptitude et le 13 juillet, les alliés se replièrent sur Friedland. Voici les détails de ces préliminaires.
L'empereur avait porté, le 12, son quartier-général à Eylau ; le 13, il avait dirigé ses différents corps sur leurs positions respectives; l'avant-garde, commandée par le maréchal **LANNES**, était à quelque distance de la ville ; l'armée russe était en bataille dans la plaine. Le maréchal témoigna d'une grande habileté, en tenant les Russes en échec une partie de la journée, jusqu'à l'arrivée des différents corps qui se trouvaient en arrière.
NAPOLÉON part d'Eylau le jour même, avec sa garde, le 6e corps (Ney) et le 1er (Victor) ; il les devance et arrive, vers une heure après-midi, sur la ligne ; à 2 heures, il donne ses ordres, après avoir fait ses reconnaissances ; à 5 heures, l'attaque commence par tous les corps à la fois ; le jour ne suffit pas à la victoire, la nuit lui vient en aide, et le 14 juin 1807 marque, dans ses éphémérides, un des plus beaux triomphes de Napoléon Ier.
Le 2e hussards, placé, avec la brigade **BEAUMONT**, dont il fait partie, dans la division du général **GROUCHY**, concourt à soutenir l'aile gauche de l'armée (8e corps, Mortier) et, ainsi que les autres régiments avec lesquels il combat, mérite bien de lui-même et de l'armée ; aussi peut-il montrer du doigt avec fierté, ce passage du 79e bulletin de la grande armée, daté de Wehlan, le 17 juin 1807, qu'il partage avec sa division entière : « Le général de Grouchy, qui commandait la cavalerie de l'aile gauche, a rendu des services importants. »
Les Russes perdirent 10,000 hommes, 80 pièces de canon, une grande quantité de caissons et 25 drapeaux ; ils eurent 15,000 blessés.
Les Français eurent, de leur côté, 1,500 tués et 4,000 blessés.

La nuit n'empêcha pas la poursuite de l'ennemi ; notre avant-garde ne s'arrêta qu'à onze heures du soir. La cavalerie légère continua la poursuite le 15 et les jours suivants.
Le 19, un armistice fut demandé par l'empereur de Russie et signé par les deux souverains, **NAPOLÉON** et lui, le 21 juin ; puis les plénipotentiaires signèrent, le 7 juillet, pour la Russie, et le 9, pour la Prusse. Telle fut la paix dite de Tilsitt.

« La campagne qui finissait est une des plus prodigieuses de l'histoire et supérieure, dit M. Thiers, à celle d'Alexandre dans les Indes, parce que celui-ci traversait des pays sans défense, tandis que l'armée française avait parcouru l'Europe couverte de soldats aussi braves que disciplinés. »

NAPOLÉON était de retour à Paris le 27 juillet 1807, n'ayant plus d'ennemis que les Anglais qu'il allait retrouver en Espagne, où nous avions déjà une armée respectable. Le 2e et le 4e hussards y furent immédiatement appelés comme renfort. L'empereur lui-même allait partir, emmenant avec lui sa garde et trois corps de la grande armée, ceux de **NEY, MORTIER** et **VICTOR**. Mais, en quittant l'Allemagne, les Chamborant ne partaient pas tout entier, le régiment y laissait du sien ; j'ai parlé du 9e de ligne ; c'est que ce nom de Chamborant n'est pas seulement la gloire des hussards, il est encore l'honneur des grenadiers français, et qu'à cette époque, un gentilhomme de ce nom était capitaine de grenadiers au 9e de ligne.

Me trouvant au château de Villevert en août 1868 et M. le comte **de CHAMBORANT** m'ayant parlé des états de service de son oncle, « *je le priai de permettre que la lacune laissée dans mes notes fut comblée par ce fragment de famille* privée en même temps que militaire, *comme on incruste » dans la même mosaïque, deux cailloux du même torrent*[1]. »

M. le comte voulut bien me les mettre en main, en me montrant, dans la grande salle de son château, à côté du portrait du marquis **de CHAMBORANT,** ancien colonel-propriétaire des hussards de son nom (notre 2º), l'épée et la croix d'honneur avec son ruban premier, de M. **Gédéon de CHAMBORANT**, son oncle propre, et comme lui de la branche des **CHAMBORANT de DROUX**, **de VILLEVERT, de PÉRISSAT**.

Voici ses glorieux états de service :
De CHAMBORANT (Antoine-Jean-Gédéon), né le 17 novembre 1786, à Confolens (Charente), élève à l'école militaire de Fontainebleau, le 1er avril 1805 ;
Sous-lieutenant au 9e de ligne, le 23 septembre 1806 ;
Lieutenant au même, le 25 février 1809 ;
Capitaine au même, le 8 février 1812 ;
En congé dans ses foyers, le 21 octobre 1814 ;
Capitaine au 2e d'infanterie de la garde royale, 12 décembre 1845 ;
Admis comme capitaine aux Invalides, le 17 août 1817 ;
Décédé le 25 août 1824.

1 Ces paroles sont celles que M. de Lamartine avait adressées à M. le comte de Chamborant, l'un de ses compagnons de voyage en Orient, en 1850, pour le prier de suppléer par ses notes sur Malte, à cette lacune de sa relation générale. Fragments d'un voyage en Orient, 1850, par M. de Chamborant ; Paris, imprimerie de Wittersheim, rue de Montmorency, 1852.

Ses campagnes :

1809. — Italie, Allemagne ;
1810. — Tyrol ;
1812. — Russie ;
1813. — Pologne, Illyrie ;
1814. — Italie.

Blessures :

Perte du petit doigt de la main gauche, par suite d'un coup de feu reçu le 7 septembre 1812, à la Moskowa.

Décoration :

Chevalier de la Légion d'honneur, le 12 février 1813 ;
Qualifié par son ancien colonel, M. de Vautré, alors maréchal de camp, dans un certificat du 10 octobre 1816, « d'un des plus braves et des plus distingués officiers du 9e régi-ment d'infanterie de ligne ; pour cette raison, toujours placé aux grenadiers ; officier d'élan, s'il en fut, et qu'on était obligé de retenir. »
Est signé, comme de droit, par le susdit général.

Il faut remarquer que lorsque le jeune **Gédéon de CHAMBORANT** sortit de l'école militaire de Fontainebleau, le 9e de ligne venait de quitter l'Egypte, où il avait aussi, à l'aide de ses baïonnettes, buriné sa belle page sur les Pyramides et sur les murs d'Héliopolis. Il rentrait en France, plus que décimé par la guerre, la peste et le climat brûlant d'Afrique. Il s'agissait donc de le reconstituer très fortement en officiers et en soldats. On jugera de quelle trempe étaient les uns et les autres, par ce qu'ils ont fait à Wagram en 1809.
« Le colonel du 9e de ligne, Oudet, au caractère antique, au courage stoïque, a trouvé la mort dans les champs de Wagram, où son régiment, dont il était adoré, a fait des prodiges de valeur ; vingt-deux officiers du 9, gisent à côté de leur bien-aimé colonel..... »
» Oudet était un officier fort estimé, qui dans toutes les affaires où il se trouvait, se faisait remarquer par son brillant courage et son sang-froid. Déjà il était criblé de blessures. L'une de ces blessures partageait sa lèvre supérieure et cette cicatrice, loin de le défigurer, ajoutait je ne sais quoi de martial à sa physionomie, naturellement douce et mélancolique.
» Les manières d'Oudet, pleines de réserve, étaient d'une distinction parfaite et lorsqu'il parlait, son éloquence facile, incisive tenait ses auditeurs attentifs.
» Joignez à tout cela une haute taille, une belle tournure militaire, une tenue d'une irréprochable élégance, et vous aurez une idée à peu près exacte de ce qu'était le colonel Oudet. » Tel le portrait que nous en a laissé le ministre d'Etat, duc **de BASSANO.** Ce portrait a l'avantage d'encadrer parfaitement, quant au fond de l'intrépidité, non-seulement le colonel, mais les officiers et tous les soldats du 9e de ligne. Car c'est ici le lieu de dire ou jamais : Tel père, tel fils ; tels chefs, tels soldats.
L'empereur, la veille de la bataille de Wagram, avait signé d'une main hésitante, lui qui n'hésitait jamais, la nomination du colonel **OUDET** au grade de général de brigade ; c'est qu'**OUDET** n'était pas pour **NAPOLÉON** et **NAPOLÉON** le savait ; mais, avec sa grandeur d'âme, l'empereur

récompensait le mérite, quand même. Le duc **de BASSANO** s'empresse, dès le soir même, de lui en faire porter la nouvelle ; le lendemain, **OUDET** n'existait plus.

Ce fut à la suite de cette même bataille de Wagram que le plus jeune des **CHRISTOPHE (Jean-François**), qui était détaché près du maréchal **DAVOUST**, fut nommé lieutenant-colonel et officier de la Légion d'honneur. Promu colonel le 29 novembre 1807, sur le champ de bataille, il vint, en 1811, prendre possession du 4e régiment de hussards, alors en Espagne, aux ordres du général **SUCHET**. Le cadet (**Nicolas-François**), était colonel du 25e chasseurs, depuis 1807 ; l'aîné **(Philippe-Christophe)**, devenu gros-major de cuirassiers, était déjà rendu en Espagne ; que dis-je, fait prisonnier de guerre, il expiait sa valeur sur le ponton la *Vieille-Castille*, qu'en 1810, il parvint à faire échouer sur les écueils de Santa-Maria. C'est à cette nouvelle intrépidité qu'il dut sa délivrance et son retour dans la mère-patrie ; on lui confia sur-le-champ le commandement du 5e de cuirassiers, qui était en garnison à Metz.

Ainsi, notre tête de colonne avait déjà considérablement changé. Nous avions, nous autres hussards Chamborant, un nouveau colonel depuis deux ans, nous avions de nouveaux commandants ; parmi les capitaines, l'avancement nous avait enlevé les uns, la mort nous en avait ravi quelques autres ; heureusement, nos lieutenants remplaçaient à tour de rôle dans la hiérarchie et nous avions dans le noyau des sous- officiers, une mine féconde de bons officiers, que nous verrons surgir, les uns après les autres, dans les pages qui vont suivre.

Mais nous oublions que nous avons l'Allemagne entière et la France à franchir ; il y a loin de Friedland aux Pyrénées et des Pyrénées aux portes de Cadix ; tel l'ensemble de la feuille de route ; il est vrai que les Chamborant vont vite, qu'ils avancent même mieux que des chevaux-vapeurs. C'est à la bienveillance de M. le colonel actuel (1869) du 6e régiment de lanciers, que nous devons de connaître les hautes qualités équestres du régiment et l'un des plus beaux épisodes de la traversée. Nous en avons déjà touché un mot, à l'entête de ce volume, mais citons la lettre en entier ; de semblables lettres, trempées dans le cœur et dans l'esprit militaire, sont d'un véritable hussard et n'admettent pas de lacune. J'avais eu l'honneur d'adresser au colonel l'*Histoire du 1er Hussards* et de lui demander ses notes sur le 2e, la réponse fut ainsi :

Schélestadt, 7 novembre 1868.

« Monsieur le curé,

» Je vous remercie de l'envoi que vous m'avez fait et de la tâche que vous avez entreprise ; je vous en suis reconnaissant pour les hussards en général et les Chamborant en particulier, régiment du cœur, qui fut le berceau de mes jeunes années à Schélestadt même, où j'arrivai, il y a trente-quatre ans, comme simple hussard ! Combien de camarades manquent à l'appel depuis ce temps-là ! Je ne me doutais pas qu'un bon prêtre ferait un jour l'histoire des Chamborant et ferait passer mon nom à la postérité ; je n'ai rien fait » pour cela.....
» Mais d'abord, savez-vous ce que c'était que Chamborant ? Voici la définition qu'en donnait devant Neustadt, un vieux capitaine du premier empire, chargé de faire le logement du régiment par le colonel et demandant tant de billets, tant de ci, tant de çà, etc., etc., au bourgmestre de la localité. Celui-ci lui dit : Mais qu'est-ce que c'est donc que Chamborant ?... *Imbécile*, répondit le capitaine, *c'est le régiment qui marche vingt-cinq pas avant le bon Dieu, quand il se met en campagne* !!! Comment trouvez-vous l'historiette ? >> Est-ce que l'univers entier ne devrait pas connaître Chamborant ? Il y en a beaucoup d'autres..... »

Sur ce, je vous salue, Monsieur l'abbé, très respectueusement. »

» Est signé : E. TRIPARD,
Colonel du 6e lanciers. »

CHAPITRE IV.

HISTOIRE DU 2e RÉGIMENT DE HUSSARDS, ANCIEN CHAMBORANT (1808 A 1812).

1808. — Armée d'Espagne, 150,000 hommes ; l'empereur en personne. — 1er corps, maréchal Victor, duc de Bellune. — Division de cavalerie légère, général Lasalle ; 2e régiment de hussards, 4 escadrons ; colonel Gérard, jusqu'au 10 mars 1809 ; depuis, colonel baron Vinot.

Nous avons laissé, en 1801, le dépôt du 2e hussards à Gand ; c'est de là que chaque année il envoyait son contingent de recrues aux escadrons de guerre, qui se trouvaient cependant fort réduits à la fin de cette campagne d'Allemagne ; le régiment avait tant souffert ! Il y restait environ 260 hommes et une vingtaine d'officiers ; ceux-ci partirent vers la fin du mois d'août 1808, des confins de la Russie, en suivant le corps d'armée du maréchal **VICTOR**, dans son mouvement vers l'Espagne. A la frontière de France, ils furent ralliés par un détachement venant du dépôt, fort d'environ 200 hommes, ce qui porta l'effectif à 480 hommes et à peu près autant de chevaux. C'était un nombre assez respectable, bien qu'il y eut 200 jeunes soldats ; mais, comme disait l'empereur, dans une circonstance semblable, à propos du 2e chasseurs à cheval, n'étaient-ils pas tous Français et ceux-ci n'étaient-ils pas aussi Chamborant. puisqu'ils en portaient la livrée ; car, quoi qu'on en ait dit, les titres du passé sont pour quelque chose dans le présent et l'avenir ; c'est une noblesse qui oblige.

Les escadrons ainsi complétés, le régiment traversa la France entière qu'il revoyait, après dix ans d'absence ; la traverser, c'était bien peu la revoir ; mais enfin c'était l'ordre, et avec l'ordre on ne transige pas. Il fit son entrée en Espagne, les 22, 23, 25, 27 et 29 octobre de cette année 1808 ; il y avait deux mois qu'il était en marche et plus d'un an que les hostilités étaient commencées ; aussi n'arriva-t-il sur le théâtre de la guerre que le 10 novembre suivant.

Le colonel d'état-major **BRAHAUT**, qui, le premier, a recueilli ces notes, rend au 2e hussards le témoignage qu'il s'y montra toujours tel, ardent, brave et qu'il y ajouta de brillantes actions à celles qui l'honoraient déjà. Hâtons-nous, à l'aide de ce savant compilateur, d'en esquisser le tableau ; la tâche nous sera d'autant plus facile que nous avons en main le journal de marche du régiment, consciencieusement tracé par le lieutenant **de ROCCA**, au branle de son cheval, ou devant le feu du bivouac.

Le 2e régiment de hussards arrive à Burgos, patrie du Cid, le soir même de la prise de cette ville, 10 novembre 1808 ; il traverse le champ de bataille encore tout noir de la fumée du combat ; les chevaux lèvent le pied avec précaution, pour ne pas fouler les cadavres et flairent avec effroi les chevaux morts. Le soir, les Chamborant purent défiler devant le monument érigé à l'extrémité méridionale de cette place sur le terrain de la maison où naquit et mourut le héros espagnol.

Le 11 novembre, fut livrée la bataille d'Espinosa-de-los-Monteros. Le général **BLACKE**, qui commandait les Espagnols, y fut complètement battu. Il perdit 40,000 hommes, tués, blessés, prisonniers, 60 pièces de canon, ses bagages, ses munitions. Ce fut l'affaire du maréchal **VICTOR**, qui, le premier, se trouva en face de l'ennemi, l'aborda avec impétuosité et remporta cette notable

victoire, en le taillant en pièces et le forçant à se précipiter dans la Trueba. Un grand nombre s'y noyèrent, dit *l'Histoire de l'Armée*, presque tous les autres furent tués ou pris.
Tel fut le premier fait d'armes du 2e hussards dans cette nouvelle guerre. L'étrenne était digne d'eux.

Rassuré par ce triomphe, l'empereur se porte en toute hâte sur Madrid. Il traverse le Douro à Aranda, avec le corps du maréchal **VICTOR**, la garde impériale et la réserve de cavalerie ; le 30, il arrive en face des défilés de Somo-Sierra ; c'était là les Thermopyles des Espagnols ; ils y avaient posté 10,000 hommes en sentinelles. Le maréchal, sans perdre un instant, lance son infanterie au pas de course et **NAPOLÉON** fait appuyer le mouvement par les lanciers polonais, qui, au galop de leurs chevaux, escaladent la montagne, enlèvent la position et s'y établissent. Ce fut, au dire même de l'empereur, une des plus belles charges de cavalerie de l'histoire militaire.
Le 2e hussards pouvait dire une fois de plus : *moi aussi, j'étais là.* Canons, drapeaux, fusils, soldats, tout fut enlevé, coupé ou pris.
Le 3 décembre 1808, Madrid fut attaquée. 50 pièces de canon, dirigées par le général **de LAURISTON**, eurent bientôt foudroyé la ville, qui fut défendue pied à pied, par ses habitants. Refoulés jusque dans leurs derniers retranchements, ils capitulèrent dans la nuit du 3 au 4 décembre et le lendemain **NAPOLÉON** fit son entrée dans cette capitale. Cependant, les Anglais, auxiliaires des Espagnols, s'avançaient, pour surprendre Burgos, sur les derrières de l'armée française. L'empereur faisait volte-face pour leur donner une sévère leçon, quand il apprit qu'une nouvelle guerre avec l'Autriche le rappelait à Paris. Il partit aussitôt, laissant à ses généraux le soin de chasser les Anglais de la Péninsule et de soumettre les Espagnols.
Sur ces entrefaites, le 2e hussards poussa une pointe sur Guadalaxara, le lendemain même de la capitulation de Madrid, 5 décembre, et eut avec l'ennemi une belle prise de corps, où le hussard **BORDÉ** fut blessé.
A partir de Burgos et pour guider ses premiers pas dans l'exploration du pays, ce qui est la noble et spéciale tâche de la cavalerie légère, le régiment avait, pour son interprète, un déserteur qu'on avait habillé en dominicain, avec un chapeau de l'ordre. La chronique dit qu'on le prenait pour un vrai religieux et qu'on lui faisait beaucoup d'aumônes, et ma plume ajoute que c'était la preuve irrécusable de son talent en artifice et de la simplicité de la foi de ceux qui la lui donnaient. En campagne, il faut se défier de tout le monde ; la prudence est sûreté. Et voilà un détail..... On me passera cette expression passée elle-même à l'ordre du jour, dans ces derniers temps.
Nous arrivons au début de l'an 1809. — D'après le plan de **NAPOLÉON**, deux armées, sans préjudice des divisions éparses, devaient concourir au résultat que je viens d'indiquer : l'une, conduite par le maréchal **SOULT**, s'avançant sur la Galice, passant le Minho à Tuy et pénétrant dans le Portugal par Braga et Oporto, c'est là que nous avons suivi le 1er régiment de hussards dans d'autres temps ; l'autre, aux ordres du maréchal **VICTOR**, duc de Bellune, descendant le Tage et traversant la haute Estramadure ; le point de ralliement était Lisbonne ; c'est là que nous allons accompagner nos Chamborant.
Dans les différentes divisions de cavalerie de l'armée d'Espagne étaient alors présents les quatre premiers régiments de hussards, plus le 10e . Pourquoi faut-il que je ne puisse embrasser à la fois, les opérations de chacun ; mais, de chacun, le tour viendra à sa page ; je ne dois pas oublier que ma glorieuse tâche est de recueillir des lauriers partiels ; je les réunirai ensuite en faisceaux, pour les verser à la panoplie de tous.
Le combat du 13 janvier, près d'Uclès, fut, pour cette année 1809, l'étrenne du 2e hussards, toujours commandé en chef par le général de division **LASALLE**. Le duc **de L'INFANTIDO,** qui combattait à la tête des Espagnols, y laissa 2,000 hommes, 13,000 prisonniers, 18 drapeaux, toute son artillerie et ses bagages. Tout cela était de bonne prise pour l'armée française. Puis, le maréchal

VICTOR entre à Cuença, poursuit l'ennemi jusque auprès de la Sierra-Morena, se porte sur Consuegra et Madrilejos, balaie la plaine et se retire à Tolède. Ce fut dans cette ville et le 10 mars 1809 que le colonel **GÉRARD**, du 2e régiment de hussards, passa général de brigade. On lui donna pour successeur le colonel **VINOT**.

Le 2e hussards, colonel Vinot, 12 mars 1809.

L'installation et la prise de possession du nouveau colonel eut lieu à Tolède même par le général **LASALLE**, l'honneur des hussards, le vrai type du genre, connu comme tel dans l'arme entière.
Pendant ce temps, le lieutenant **de ROCCA**, du régiment, qui était resté à l'état-major de Madrid, est chargé de porter des dépêches au maréchal **VICTOR**, à Tolède. Il traverse les champs de bataille intermédiaires, alors veufs de soldats vivants, délivre un traînard près d'être assassiné et arrive sain et sauf à destination.
L'ordre du jour de la colonne était de marcher en avant, de franchir le Tage et de continuer sur l'Estramadure. Le colonel **VINOT** rallie ses escadrons, les passe en revue et se met à leur tête.
Le 15 mars, le corps d'armée traverse le fleuve à Talaveira-de-la-Reina et à Puente-del-Arzobispo.
Le 17 mars, la Ybor est témoin d'un combat sanglant ; trois fois l'ennemi se présente pour défendre la position, trois fois il est refoulé. On avance, en se dirigeant sur Médellin. Mais halte un instant, laissons souffler nos chevaux et n'oublions pas de dire que le 2e hussards avait rencontré sur sa route le village de Toboso, à jamais célèbre par Don Quichotte et sa chère Dulcinée. Cet à-propos, cette réminiscence fut la conversation et la distraction de ce fortuné jour. On y fit la grande pause, on s'amusa, on dansa, on but et on eut pour toute la population les meilleurs procédés ; les habitants en furent tellement enchantés, qu'ils laissèrent passer es Français en amis. Le régiment ne doit jamais oublier la reconnaissance qu'il doit au héros et à l'héroïne de Cervantès. Le Français sait ainsi rire et chanter en allant au feu. On va voir tout à l'heure qu'ils avaient à combattre d'autres adversaires, que les ennemis invisibles et les moulins à vent de Don Quichotte.
Le 2e hussards arrive devant Médellin, le 27 mars, et le lendemain 28, a lieu la bataille de ce nom, dont le succès fut dû en partie à la division de cavalerie du général **LASALLE**. Les Espagnols nous serraient de près, le centre était ébranlé, la cavalerie de droite avait été ramenée ; alors, le général **LASALLE** à gauche, simule une retraite en échelons par escadrons ; c'était un piège qu'il dressait à l'ennemi ; puis, tout à coup faisant volte-face, il lance avec tant d'impétuosité ses hussards sur la cavalerie espagnole, que celle-ci tourne bride et ne s'arrête que derrière la ligne de son infanterie pour se reformer. Mais le coup décisif était porté. Les cavaliers de **La TOUR-MAUBOURG** et les fantassins français profitent habilement de cette circonstance pour assaillir les adversaires et y jettent un tel désordre, que ceux-ci fuient dans toutes les directions, impitoyablement sabrés par nos soldats. 4,000 hommes prisonniers, 10,000 tués, 25 canons, 6 drapeaux, tel fut le résultat de la journée.
Le 2e hussards y donna de nouvelles preuves de sa grande valeur. Entre autres hussards qui se distinguèrent, le colonel remarqua plus particulièrement et proposa, pour la croix d'honneur, les lieutenants **Le BRUMENT** et **TURKHEIM**, celui-ci blessé, son cheval tué sous lui ; les maréchaux de logis **SENOCQ** et **SIMONARD**, le hussard **BORDÉ**, blessé pour la deuxième fois.
Cette victoire est l'une de celles qui furent inscrites sur le drapeau du régiment, le 10 mai 1852 :

Médellin 1810.

Ce fut en Espagne le dernier beau fait d'armes du général **LASALLE** ; appelé aussitôt la bataille de Médellin à la grande armée où l'empereur avait besoin de lui, il fut tué au champ d'honneur de Wagram, à la tête de sa division qui chargeait.
Mon général, simple prêtre officieux dans l'armée active, mais aumônier officiel des vieux hussards de tous les régiments, j'ai pour mission de verser mes prières et mes larmes sur la tombe de ceux qui ne sont plus. Je l'ai fait fin de 1800 ; veuillez à votre tour les agréer ces prières et ces larmes, et permettez, mon général, que la Société des anciens frères d'armes se réunisse par la pensée pour déposer sur vos cendres, la couronne de l'immortalité, avec notre emblème officiel, la sabretache. Ah ! voyez, les hussards que tant de fois vous avez conduits au combat et qui vous ont précédés dans la mort, semblent surgir de leur poussière, pour assister à cette parade d'un nouveau genre ; c'est que parmi les défunts, ils vous reconnaissent encore pour leur général.
A revoir donc, mon général, à revoir ; je laisse sur vos cendres la croix qui protège les vivants et les morts ; je la laisse comme le signal du ralliement pour l'éternité..... à revoir..... L'AUMONIER.

Cependant le 2e hussards et quelques régiments de dragons s'étant laissé entraîner à la poursuite des Espagnols, prenaient tout ce qui leur tombait sous la main et le ramenaient à l'infanterie, pour, par elle, être conduit à Médellin. On passait par-dessus les charriots brisés, les canons abandonnés, les chevaux morts, etc., etc. Le détachement du régiment, aux ordres du lieutenant **de ROCCA**, ne rentra qu'un peu avant la nuit.
Le 2e hussards fut laissé au bivouac à Mingabril, sur le champ de bataille même de Médellin, où l'action avait été la plus vive. « Nous étions au milieu des cadavres, dit le lieutenant **de ROCCA** ; des milliers d'énormes vautours aussi hauts que des hommes, s'abaissaient sur eux et en les disséquant, nous envoyaient des vapeurs pestilentielles. Les troupeaux qui étaient venus paître, s'éloignaient en poussant des cris lugubres, et les chiens des hurlements épouvantables occasionnés par la peur. » Un détachement de 250 hommes du 2e hussards, commandé par le colonel et dont faisait partie le lieutenant **de ROCCA,** occupe la petite ville de Ronda, où ils ont pour renfort 300 hommes d'infanterie. Ils y sont immédiatement bloqués par 15,000 insurgés. Sans perdre de temps, arrive à nos avant-postes, un parlementaire, escorté par un trompette jouant d'un cornet à bouquin, et ayant pour ordonnance un carabinier. Un brigadier de garde est chargé de l'amener au colonel. Ce parlementaire lui fait part de la mission qu'il a reçue de faire rendre nos soldats. C'était un tour de force assez amusant pour des Chamborant.
« En attendant, dit le colonel Vinot, nous allons déjeuner, vous serez des nôtres, et nous verrons après ; lieutenant de Rocca, à vous la garde de cet homme. — Et moi aussi, dit l'Espagnol, je suis lieutenant dans les hussards de Cantabria. — Quoique ennemis, reprend M. de Rocca, nous sommes doublement camarades et par le grade et parce que nous servons dans la même arme. » L'officier français est toujours courtois.
Pendant le déjeuner, on fait *parler mon parlementaire* et on apprend précisément ce qu'on voulait savoir, c'est-à-dire qu'aucun corps de troupes anglaises n'était en présence. — Après le repas, le colonel l'envoya sans réponse, mais sous escorte ; le lieutenant **de ROCCA** fut chargé de l'éconduire. On lui banda les yeux, un hussard passa à gauche, pour diriger son cheval, et le lieutenant à droite ; puis, à nos avant-postes, on retrouva le trompette et l'ordonnance. Le premier était un berger vêtu d'un dolman vert, avec son bonnet, sa culotte et ses sandales de paysan. On le voit, c'était un trompette modèle, un troubadour à la Don Quichotte. On lui demande ce qu'il avait fait de sa cornemuse ; comme cet instrument n'était pas réglementaire, il répond tout bonnement qu'il l'a perdue. Ils partent et le détachement reste à la Ronda, toujours bloqué par les paysans espagnols. Quelques jours après, il fait une sortie, tombe dans une embuscade et est fort maltraité. Le lieutenant **de ROCCA,** pour sa part, reçoit deux balles. Après des efforts inouïs, il peut regagner

son logement ; il y est reçu et hébergé au mieux par ses hôtes, qui le cachent derrière une petite chapelle de la sainte Vierge. (La Vierge est toujours le dernier refuge des gens pieux.) Regardant ce lieu comme un asile inviolable et pour le rendre plus inviolable encore, ils vont chercher deux curés, qu'on met en sentinelle devant la porte, pour le protéger, parce que l'assaut de la ville était imminent. Et, pour passer du grave au plaisant, qu'on vienne dire à présent que les curés ne sont pas aptes à monter la garde ; combien de fois, je l'ai montée moi-même dans de pareilles et différentes conditions. A midi de ce jour, la fusillade diminue. Les insurgés sont repoussés, les Français restent maîtres de la place ; et aussitôt descendus de cheval, ses camarades viennent raconter le combat au lieutenant **de ROCCA**.

Le 2e hussards part pour Sainte-Marie et évacue la Ronda, où il est remplacé par le 43e de ligne. Le lieutenant **de ROCCA** y reste comme blessé. Ses hôtes redoublent de soin et, pour le distraire, font de la musique auprès de son lit. C'était plus que de l'hospitalité, c'était de la charité chrétienne, qui, dans ces circonstances, ne connaît pas d'ennemis. La religion chrétienne ! Ah ! émanant de la divinité, elle sait diviniser les choses et les hommes, en leur imprimant un cachet surhumain. Le lieutenant **de ROCCA** guérit, mais incapable de porter les armes, il est dirigé sur France, avec une caravane nombreuse d'officiers réformés, sous l'escorte de 75 soldats d'infanterie seulement. Ces officiers formèrent un peloton commandé par le plus ancien blessé, bien décidés à se défendre, si on les attaquait ; ils regagnèrent ainsi sans encombre les Pyrénées.

Tel le journal de la campagne, en ce qui concerne le régiment, depuis le 28 mars jusqu'au 22 juillet 1809.

A cette dernière date, le maréchal **VICTOR**, ayant en face les forces combinées des Anglais et des Espagnols, laisse sa position de Talavera, pour se rapprocher des autres corps français, et rappelle le 2e hussards qui se trouvait lancé en sentinelle perdue sur les versants de Gibraltar. En effet, avoir envoyé le régiment de Médellin à la Ronda, et de la Ronda le rappeler sur le Tage, lui faire parcourir ainsi les deux tiers de l'Espagne, avec 300 fantassins, c'était presque lui demander l'impossible. On ne peut justifier ce fait que par d'impérieuses nécessités, vu le genre de guerre adopté par les guérillas ; heureusement qu'il y a un Dieu qui s'appelle le Dieu des armées et pour lequel l'impossible n'existe pas, c'est une preuve de plus que ce qu'il garde est bien gardé.

Le 2e hussards rejoignit le 1er corps assez à temps pour prendre part au combat de Alcabon, qui eut lieu le 26 juillet 1809. Ce combat fut l'occasion d'une nouvelle distinction pour lui ; le chef d'escadron **HUBINÉ de SOUBISE** fut cité à l'ordre de l'armée, et le capitaine **BRAÜM** fut blessé.

Le 27 et le 28 juillet, une grande bataille fut livrée entre les belligérants à Talavera-de-la-Reina, mais sans résultat. Les deux armées française et anglo-espagnole se maintinrent dans leurs positions respectives et laissèrent chacune sur le champ de bataille 7,500 hommes tués ou blessés.

Le 1er août, les Français marchent sur Maqueda et Santa-Cruz-del-Betamar ; l'ennemi leur cède le terrain.

Enfin, le 1er corps, constitué corps d'observation, fait mouvement sur Villamaurique, pour s'opposer au passage du Tage par les Espagnols et pour tourner l'ennemi pendant la bataille que le maréchal **SOULT** livrait à Ocãna, où il défit complètement les coalisés.

« Après cette victoire, dit *l'Histoire de l'Armée*, les Français étaient vainqueurs sur tous les points ; il ne restait plus qu'à s'emparer de l'Andalousie, pour compléter la conquête ; celle du midi de l'Espagne fut donc résolue, » et le 2e hussards passa sous le haut commandement du maréchal duc **de DALMATIE.**

1810. — Armée du midi de l'Espagne ; maréchal Soult, duc de Dalmatie. — 1er corps, maréchal Victor, duc de Bellune ; avant-garde de cavalerie légère, général La Tour-Maubourg : 2e régiment de hussards, 4 escadrons, colonel baron Vinot.

La terre d'Espagne n'avait pas été jusqu'alors une terre ingrate pour les Français, tant s'en fallait ; elle avait, au contraire, plus que suffisamment pourvu à leurs besoins ; mais, en abordant l'Andalousie, sa plus riche province, ils entraient dans le grenier, la cave et l'écurie de ce pays. Le blé et le vin pour le soldat, les meilleurs chevaux pour la remonte de la cavalerie, tout leur arrivait en abondance, et ces conditions ont bien leur prix en campagne. Pourquoi faut-il les acheter par des flots de sang et de larmes !!!

Le 1er février 1810, l'armée d'occupation met le cap sur Séville, le 2e hussards en éclaireurs ; sous la pression des 1er, 4e, 5e corps et de la réserve du général **DESSOLES**, cette ville se laisse faire, et ouvre ses portes. Le 1er corps ne fait que la traverser et continue sa route sur Cadix, qu'il investit sans coup férir et sous la date du 4 février.

Le blocus de cette place dura depuis cette époque jusqu'au 25 août 1812 ; c'était plus de dix-huit mois, pendant lesquels le 1er corps fut presque continuellement aux prises avec les Espagnols ; le 2e hussards eut surtout beaucoup à faire dans l'île de Léon et autour de Cadix. A Manzanilla, le 28 août 1810, il eut sur les bras, pendant quelque temps, les 3,000 hommes du général **COPONS**, établis sur la basse Guadiana, et les 5,000 du général **LASEY** qui venait de débarquer à Moguer. Heureusement, le général français **PÉPIN** les prévint et les battit à San-Lucar. Pendant cette affaire, 300 cavaliers du pays avaient d'abord chargé, avec assez de succès, sur un escadron du 2e hussards ; mais cet escadron les repoussa ensuite, les sabra ou les fit prisonniers. Le lendemain, nous forçâmes Moguer et les débarqués regagnèrent leurs vaisseaux en désordre, abandonnant une partie de leurs blessés et de leurs bagages.

Les mois et les jours se passaient ainsi en escarmouches, plus ou moins meurtrières ; la dernière de cette année eut lieu, le 14 décembre, à Sierra-de-Cazala ; le capitaine **BRAÜM** y reçut une nouvelle blessure, c'est la troisième que nous enregistrons ; le brave homme jouait de malheur ; c'était plus que son tour d'être touché.

1811. — L'année 1811 n'était pas loin ; elle s'ouvrit par le combat de Calera. Le 3 janvier, l'avant-garde du général **La TOUR-MAUBOURG**, ayant pour tête de colonne le 2e hussards en route pour Badajoz, rencontra à Usagre, près de Llerena, la division **MENDIZABAL**, forte de 12,000 cavaliers et fantassins ; cette division eut peur et s'esquiva, sans mot dire. Mais le général **BALLESTROS** venait, avec 5,000 hommes, de prendre position à Calera. Le duc **de TRÉVISE,** commandant le 5e corps, le fit attaquer par la brigade **PÉPIN** et le 2e hussards. Le combat fut acharné, dura trois heures ; l'ennemi, culbuté, s'enfuit dans la direction de Frégénal et la nuit empêcha de le poursuivre.

Cependant, le maréchal duc **de DALMATIE**, après avoir vaincu les premiers obstacles, augmentés par une tempête survenue pendant sa marche de Séville sur Badajoz, arrive devant cette place et l'assiège, laissant la cavalerie légère sur la rive droite de la Guadiana, pour intercepter les secours que l'ennemi tenterait d'y jeter. Cette cavalerie enleva plusieurs convois à l'armée de secours, mais ne put empêcher que le général **MENDIZABAL** ne fit entrer dans Badajoz une forte colonne d'infanterie et de cavalerie.

Notre cavalerie étant repassée sur la rive gauche de la Guadiana, le général espagnol se rapproche de la place et occupe les hauteurs qui sont en avant du fort de San-Cristoval. Le 5 et le 6 février, on se bat et le 2e hussards n'y ménage ni la pointe de son sabre, ni le pied de ses chevaux ; il est toujours au premier rang.

Mais le 19 février, le duc **de DALMATIE** détruisit ce corps d'armée, à la bataille de Gébora ; il ne s'en échappa que quelques milles. « L'infanterie française, dit *l'Histoire de l'Armée*, y fit des prodiges de valeur. La cavalerie la seconda admirablement, et compléta la défaite des Espagnols, en chargeant, aux cris de: vive l'Empereur ! Deux grands carrés qui s'étaient formés et qu'ils enfoncèrent l'un après l'autre. Plus de 900 soldats tués sur le champ de bataille, 5,200 prisonniers, 6 drapeaux, 17 pièces de canon et 20 caissons furent les trophées de la victoire. »
La cavalerie légère était aux ordres du général **BRICHE** ; son éloge est contenu dans le passage qui précède. Le 2e hussards en particulier se montra digne de son vieux renom. Son colonel, le baron **VINOT**, fut cité à l'ordre de l'armée, pour sa brillante conduite ; le maréchal des logis **SENOCQ**, depuis sous-lieutenant, fut aussi l'exemple des braves, mais le régiment eut la douleur d'y perdre le capitaine **TRADIANSKY**, déjà cité.
Après cette victoire, le siège de Badajoz fut poussé avec une grande activité ; la place ne se rendit que le 11 mars, après trente-huit jours de siège et avec 8,000 hommes qui lui restaient encore. Le maréchal commandant en chef, pour donner à cette garnison une preuve de l'estime que lui avait inspiré sa belle défense, consentit à la laisser sortir avec les honneurs de la guerre, tambour battant, mèche allumée, ayant en tête 2 pièces de canon.
Après quelques jours de repos, l'armée espagnole se met en marche à la rencontre des Français, jusqu'à Albuéra, point de jonction des routes de Badajoz et d'Olivinza sur Séville. Nos troupes, aux ordres du maréchal duc **de DALMATIE,** s'élevaient à 20,000 hommes ; celles des alliés à 31,000, qui se trouvaient parfaitement établies sur un plateau assez escarpé. Le 16 mai, les forces françaises se portèrent sur l'aile droite de l'ennemi, avec diversion sur sa gauche; en même temps, le 2e hussards et trois régiments de lanciers, prennent l'aile droite en flanc ; sous l'impétuosité de leur pression, les bataillons cèdent d'abord, mais font immédiatement un retour offensif. Le combat devient opiniâtre ; mais notre artillerie ayant réuni 30 à 40 pièces de canon, appuyée par la cavalerie, détermine la victoire.
« Nous eûmes, dit *l'Histoire de l'Armée,* 6,500 hommes hors de combat, 2 généraux tués et 3 autres grièvement blessés. Les pertes des alliés atteignirent 10,000 hommes. Ainsi se termina la bataille d'Albuéra, une des plus sanglantes qui aient été livrées en Espagne. » Les Anglais eurent, pour leur part, 2 généraux tués et 2 blessés ; les trois quarts de leur armée furent détruits.
Le 2e régiment de hussards se distingua de nouveau ; le colonel baron **VINOT** et le maréchal des logis **SENOCQ** se montrèrent une fois de plus *l'exemple de la bravoure* ; ils eurent chacun une citation à l'ordre de l'armée ; c'était la deuxième pour l'un et l'autre.
Nous perdîmes le capitaine **BUNEL**, tombé glorieusement sur le champ de bataille ; déposons sur sa tombe un laurier ; ah ! la victoire le lui doit bien !!!
Le 22 juin, il y eut une forte reconnaissance sur Rivas et Campo-Major par les corps d'armée combinés.
Les choses en étaient là, quand la gravité des complications qui venaient de surgir entre l'empereur des Français et l'empereur de Russie, obligea de désorganiser l'armée d'Espagne, pour augmenter l'effectif de la grande armée qui se dirigeait sur Moscou. En conséquence, les régiments de cavalerie légère reçurent l'ordre de détacher chacun un escadron d'abord, lequel devait traverser l'Espagne, la France, l'Allemagne et y rejoindre le grand quartier-général.
Un escadron de chacun des 1er, 2e, 3e, 4e et 10e hussards se mit donc en marche vers le mois d'août 1811. La route était longue, difficile, mauvaise ; mais avec la persévérance et le courage, on vient à bout de tout. C'était le 4e escadron du 2e hussards qui partait, fort d'environ 80 hommes et autant de chevaux. Nous touchons à 1812, entrons-y lentement, c'est l'année du malheur.

1812. — Nous allons battre en retraite et laisser l'Espagne qui nous avait coûté tant de sang, de peines, de fatigues et de lauriers.
Le quartier-général est à Séville. L'armée s'y concentre, jette, en partant, un dernier coup d'œil sur cette ville, la si belle, qu'un proverbe dit : « *qui n'a pas vu Séville, n'a rien vu de merveilleux* » et lui fait adieu. Et ici, pourquoi faut-il qu'après avoir fait fonctions d'officier de cavalerie, d'infanterie, voire même de génie et d'artillerie dans les différentes phases des combats que j'ai décrits, je sois obligé de faire celles d'officier d'état-major et de prendre ma carte en main, pour relever les gîtes d'étape, de passage, conformément aux quelques notes que j'ai recueillies au ministère ; allons, encore une fois à cheval, courage et persévérance ; établissons la feuille de route et partons en braves, comme nous avons séjourné en braves ; soit dit sans préjudice de votre courant, mes chers confrères de l'École d'application d'état-major, ma soutane m'a conféré le rang de capitaine ; elle suffit à mes désirs, je n'ai pas d'autre ambition ; c'est là mon bâton de maréchal, je vous laisse l'arène de l'avancement à vous, qui êtes à présent dans les premiers parfums de la vie. — A suivre ma carte, je m'aperçois que de Séville, nous décrivons un à-droite sur les provinces de Murcie et de Valence ; que nous séjournons à Almanza ; que de ce point nous prenons un à-gauche en suivant la route d'Alicante à Madrid ; nous poussons jusque auprès des Arapyles et de là un à-droite sur Burgos, Pampelune et frontière de France, c'est-à-dire que nous avons pour trajet un Z renversé, un zigzag et que nous retombons ainsi dans les boyaux du génie. Mais avançons et arrêtons-nous le moins possible ; en retraite, on doit calculer tous ses pas, plus encore que quand on court à la victoire. Comptons seulement nos étapes, en voici le détail :

Le 31 mars 1812, la direction est de Séville sur Fuente-Ovejuna et Bel-al-Casar ; l'ennemi cède ; nous passons.
Le 7 avril, nous occupons Fuente-del-Maestro et Villaba, sur la Guadajera. On franchit les passages de la Sierra-Morena, vers Guadal-Canal, dans les jours suivants. Ces passages sont longs, difficiles, escarpés, et demandent un temps considérable pour le matériel surtout.
Du 25 août au 19 septembre, la retraite continue de l'Andalousie, par le royaume de Murcie, en longeant les montagnes, sur Almanza, royaume de Valence.
Du 3 au 31 octobre, d'Almanza sur le Tage, par la grande route d'Alicante à Madrid ; les étapes les plus saillantes sont :
Le 10, sur Alba-de-Tormès, et le 14 octobre, le passage à gué de la Tormès, au-dessous d'Alba. Le même jour, l'armée bivouaque près de Mozarbas, et demande à grands cris le combat, parce qu'elle se retrouve près des Arapyles, où, le 22 juillet précédent, les Français avaient remporté une célèbre victoire ; mais la victoire, qui croyait nous avoir assez donné, suscita un ouragan tel qu'on ne put en venir aux mains.
L'avant-garde parvint cependant jusqu'à Ciudad-Rodrigo, et recueillit un nombre considérable de bagages, voitures, caissons abandonnés par l'ennemi à cette précédente bataille, et fit 4,000 prisonniers, parmi lesquels était lord **PAGET**, commandant la 1re division anglaise.
Pour fin de l'an 1812, eut lieu à Somanis, une chaude affaire, où le brave capitaine **BRAÜM** fut blessé pour la quatrième fois.

_____

1813. — Armée du midi d'Espagne ; général comte Gazan. — Division de cavalerie légère, général Soult : 2e régiment de hussards, colonel baron de Ségauville, 1er, 2e et 3e escadrons ; le 4e à la grande armée d'Allemagne, 3e corps de cavalerie, général duc de Padoue.

Le maréchal **SOULT**, dont les grands talents militaires eussent été si précieux à l'armée d'Espagne, dans les difficultés où elle se trouvait, venait d'être appelé à la grande armée d'Allemagne ; au commencement de 1813, nous avions encore 100,000 hommes dans la Péninsule, nous pouvions conséquemment bien tenir l'ennemi en échec. Le corps dit du Midi fut confié au général de division comte **GAZAN**.
Le 3 mars de cette année, le colonel du 2e régiment de hussards, baron **VINOT**, eut pour étrennes de l'an les étoiles de général de brigade ; fut nommé colonel en sa place, le baron **de SÉGAUVILLE**. L'un et l'autre ont commandé le régiment dans des circonstances difficiles ; l'un et l'autre y ont laissé les meilleurs souvenirs de leur bravoure et de leurs talents militaires.
Pendant ce temps, la retraite de Madrid sur Burgos se poursuit ; le 9 juin, on traverse cette dernière ville ; du 13 au 20, on continue sur l'Ebre, puis sur Vittoria. Le 24 juin, à Vittoria, il y eut une affaire malheureuse pour nos armes, la division de cavalerie de droite ayant rencontré des obstacles presque insurmontables à son action ; les colonnes purent cependant gagner du terrain dans la direction de la frontière, par les routes de Pampelune et de Tolosa.
Le 27 juin, le 2e hussards et la division **GAZAN** s'avançaient sur Saint-Jean-Pied-de-Port, par Roncevaux, lieu célèbre par la retraite de Roland, neveu de Charlemagne ; **DROUET-D'ERLON,** par la vallée de Bastan, et **REILLE**, avec l'armée dite de Portugal, débouchait par Sarre sur les Pyrénées. Ce fut sur ces entrefaites et le 12 juillet, que le maréchal **SOULT**, nommé lieutenant-général de l'empereur près de l'armée d'Espagne et investi de pouvoirs illimités, arriva à Raguena.
Le 28 juillet, eut lieu la bataille d'Oricain, et le 31 août on se rapprocha de la Bidassoa, pour forcer les lignes anglaises et secourir Saint-Sébastien. Les choses traînèrent en longueur et on n'aboutit pas comme il aurait fallu. On gagnait du moins du temps, si on ne gagnait pas autre chose.
Le 29 septembre, le général de brigade **GÉRARD**, ancien colonel du 2e hussards, fut nommé général de division.
Le 10 novembre, les forces adverses s'essayèrent sur la Nivelle, et le 13 décembre sous les villes d'Archangues et Saint-Pierre-Irubre.
On défendait la frontière avec une grande valeur; mais bientôt, malgré l'héroïsme de nos soldats, le torrent dévastateur allait franchir les murs de nos baïonnettes et les hauteurs de nos Pyrénées.

———

1813. — Grande armée d'Allemagne. — 3e corps, 4e escadron du 2e régiment de hussards.

Cet escadron concourut, avec les autres troupes, sous les ordres supérieurs du général **ARRIGHI**, duc **de Padoue**, à chasser du pays, entre le Rhin et l'Elbe, les différents partisans qui s'y étaient jetés.
Mission difficile, à cause de la faiblesse numérique du corps d'armée ; mais le zèle des officiers et des soldats sut suppléer à tout. Quelque temps après, lorsque le général **WORONZOW** eut le dessein de prendre Leipsick, la résolution avec laquelle ce petit corps se porta en avant et sa ferme contenance en imposèrent à l'ennemi qui, après un léger engagement et le langage ferme du duc de Padoue, appuyant ses justes prétentions sur les préliminaires de l'armistice de Parschwitz, se décida à rester dans sa première position. Cet armistice fut en effet conclu et sortit son plein et entier accomplissement.

1813. — Grande armée d'Allemagne. — 3e corps. — Le 3e escadron du 2e hussards y rejoint le 4e.

Dans les premiers mois de 1813, le 3e escadron du 2e hussards avait laissé le régiment, qui était toujours en Espagne, pour rallier à la grande armée le 4e, parti, comme nous l'avons vu, à la fin de l'année précédente. Il fut placé au même 3e corps que son frère d'armes.
Le 5 septembre 1813, ces deux escadrons eurent leur belle page à la bataille de Dennevitz, où, malgré la défection des Saxons, le duc **de Padoue** maintint les forces accablantes de l'ennemi.
Ils l'eurent encore à la défense de Leipsick, menacée par le mouvement combiné du prince royal de Suède, du prince **de LICHTENSTEIN**, dont le duc de Padoue sut préserver cette ville, en repoussant vigoureusement la cavalerie autrichienne, en arrêtant la marche du prince de Suède et en donnant le temps au maréchal **NEY** d'arriver à Weissenfeld, de s'emparer du pont et d'assurer la retraite de l'armée.
Enfin, elle ne fut pas moins belle à la bataille de Leipsick, qui marqua les 18 et 19 octobre d'un cachet de gloire pour l'armée française, laquelle méritait un tout autre sort que celui qu'elle éprouva par suite de la défection des Saxons et des Bavarois.
Au milieu de l'épouvantable cataclysme qui s'opérait, c'est une grande consolation pour l'aumônier des anciens hussards, historiographe des régiments de l'arme, de mentionner que les Jésuites, ces intrépides champions du salut des âmes, qui de tout temps avaient partagé avec les Lazaristes les soins spirituels de nos soldats, s'attachèrent comme prêtres volontaires, pendant toute la retraite de Russie, au 3e corps de cavalerie de réserve, lieutenant-général **de GROUCHY**, et au 9e corps, maréchal **VICTOR**, duc **de Bellune.** La patrie, la famille, le père, la mère sont à demi-consolés quand ils peuvent dire : là se trouvait un prêtre pour recevoir dans ses bras et verser dans les bras de Dieu, mon fils mourant.
Être aumônier officieux dans l'armée, m'a toujours paru, ainsi qu'être missionnaire à l'étranger, le sublime du genre ; je dis officieux et non officiel, car l'aumônier officieux ou volontaire n'a ni la solde d'officier (il en a toujours le grade), ni son coucher sous la tente, ni sa place à la table de l'état-major, ni prétention soit à l'avancement, soit à la croix d'honneur ; il n'a aucun droit, il n'en veut même pas; son droit est de se dévouer pour ses frères et c'est tout. Il couchera sans abri sur la terre ; il cherchera son pain près de celui qui voudra le lui donner (il n'en manquera pas tant qu'il sera près du soldat, qui partagera le sien avec lui) ; s'il manque de soutane, il demandera la capote réglementaire ; quant à lui, il ne sait que se dévouer et mourir.
Mais, après cette digression qui a bien son opportunité, hâtons-nous de rejoindre nos deux armées d'Espagne et de Russie, et d'assister aux suprêmes efforts de nos soldats, pour sauvegarder l'honneur de nos armes et de la patrie.

1814. — Armée d'Espagne et des Pyrénées ; maréchal Soult, duc de Dalmatie. — 1re division de cavalerie légère, général Soult ; brigade Berton, 1er et 2e escadrons du 2e hussards, commandés par le colonel du régiment, baron de Ségauville.

Du 1er au 24 mars, notre armée opère, avec honneur et gloire, son mouvement de retraite des Pyrénées sur Toulouse, par Aire, Tarbes et Saint-Gaudens. Dans le cours de cette retraite, les deux premiers escadrons du 2e hussards se conduisirent avec distinction au combat d'Aire, le 2 mars, et à celui de Maubourquet, le 12 ; à cette date, ayant attendu que la division anglaise sortit de cette dernière pour la charger, ils le firent avec tant d'impétuosité qu'ils la refoulèrent jusque dans la ville.
Le 10 avril, l'armée française est devant Toulouse. Là, nouvelle distinction. — « Le duc de Dalmatie

termina, dit le colonel d'état-major Brahaut, la campagne très glorieusement, malgré la supériorité numérique des forces de l'ennemi, qu'il vainquit par l'habileté de ses dispositions. Les Anglais perdirent 4,400 hommes, tués ou blessés. Nous eûmes 600 tués et 2,600 blessés, dont plusieurs généraux. Le général de division Taupin mourut des suites de sa blessure ; les généraux Harispe et Baurot eurent, l'un une partie du pied emporté, l'autre une jambe ; le général Berlier et l'adjudant-commandant Gasquet, faisant fonctions de général de brigade, furent aussi atteints. Plusieurs officiers supérieurs furent blessés et presque tous les officiers de l'état-major du maréchal eurent leurs chevaux tués sous eux. »
Le duc **de DALMATIE** conserva sa ligne de bataille derrière le canal, toute la journée du 11 avril ; pendant la nuit, il se retira, sans être inquiété, jusqu'à Castelnaudary ; l'inaction de l'ennemi témoigna hautement de ses nombreuses pertes et des craintes que lui inspirait la faible armée du maréchal.

_____

1814.— Grande armée d'Allemagne. 6e corps de cavalerie, 3e et 4e escadrons du 2e régiment de hussards.

De leur côté, les 3e et 4e escadrons du régiment ajoutaient à leurs vieux lauriers des palmes nouvelles, savoir :
Au combat du 1er janvier 1814, entre Oberwinter et Néhalen, où la division mit en fuite une colonne russe ;
A l'affaire de Mormant, le 17 février ;
A celle du 23, sur la route de Bar-sur-Seine, où l'arrière-garde ennemie fut vigoureusement chargée et perdit 500 hommes ;
Au combat de Bar-sur-Aube, le 27 février, dans lequel la cavalerie russe fut taillée en pièces et poursuivie l'épée dans les reins ;
Enfin, au combat de Saint-Dizier, le 26 mars, où le 6e corps contribua beaucoup à mettre en déroute les colonnes du général **WINZINGÉRODE**.
Ainsi, les deux derniers faits d'armes pour le 2e régiment de hussards, dans cette phase à la fois politique et militaire, furent le 26 mars, au corps d'armée d'Allemagne, et le 11 avril, à celui d'Espagne et des Pyrénées. Les jours passent vite toujours, mais plus encore, il semble, dans de pareilles perturbations. Bref, à la fin de ce mois d'avril 1814, **Louis XVIII** était à Paris. Le 2e régiment de hussards fut donc évacué sur la ville de Fontenay-le-Comte, en Vendée, où l'avait précédé le 10e de l'arme, sortant des mêmes campagnes. Le dépôt du 1er hussards s'y trouvait encore lors de l'arrivée du 10e ; mais il partit bientôt pour Lyon.
Le 10e de hussards, créé le 20 novembre 1792, sous le nom de *Hussards-Noirs*, avait été immatriculé sous ce numéro, en 1793. Il portait pelisse et dolman bleu foncé noir, avec tresses blanches ; c'était les Hussards de la Mort ; il y avait des crânes dans ce corps, sans préjudice des autres crânes de l'armée[1].
L'entrée du 2e hussards dans l'ancienne capitale du Bas-Poitou, avait fait grand bruit ; faute de pelisses et de manteaux, on y voyait des costumes de comte, de marquis, de caballeros espagnols ; pour cacher les lambeaux d'uniforme usés par la guerre, on avait revêtu les livrées des grands du pays et on eût dit, à les considérer dans leurs longues lignes par deux, de vrais profils de mascarades impossibles. Il paraît aussi que le gousset n'était pas mal rempli et qu'après les privations de la

1 Je dois une partie de ces détails à un vieux houzard du 10, aujourd'hui frère d'armes de notre Société, que j'ai rencontré à Paris, en 1867.

guerre, on s'acquittait fort bien des douceurs de la paix. On se souvient encore du capitaine Bombance, de leurs dépenses, de leurs prodigalités.
Les choses en étaient là, quand parut le projet de réorganisation de l'armée, sous la date du 12 mai

1814. Le 2e hussards y était inscrit Hussards de la Reine et gardait son numéro. Il recevait en incorporation le 1er escadron du 2e régiment d'éclaireurs de la garde impériale et les quatre premiers escadrons du 10e hussards. La coïncidence était à merveille ; le 2e et le 10e avaient la même garnison ; il ne restait plus qu'à assortir les uniformes, les hommes l'étaient au mieux.
En octobre suivant, toujours 1814, le nouveau régiment part de Fontenay-le-Comte pour Metz, toujours aux ordres du colonel baron **de SÉGAUVILLE.** A peine arrivés dans cette ville, quelques-uns des crânes dont j'ai parlé, veulent s'essayer avec les artilleurs, et dans un premier duel, en blessent un et en tuent deux. Le duel ! ah! l'un des enfants premiers-nés de la guerre, je dirai de lui, comme de sa mère, qu'il est anti-humain, anti-philosophique, anti-chrétien. Ces trois mots ont une assez haute portée, je m'arrête.
Vers cette époque, le 1er hussards, venant d'Italie, rejoint le 2e à Metz, après un court séjour à Paris.
Le 1er mars 1815, **NAPOLÉON** laisse inopinément l'île d'Elbe ; il entre dans Paris le 20 ; **Louis XVIII** est en fuite. Un décret du 27 avril rend au régiment sa seule dénomination de 2e hussards et lui conserve pour colonel le baron de **SÉGAUVILLE**. Les corps d'armée se réorganisent et il est incorporé dans le 5e, qui devait couvrir l'Alsace contre les mouvements des alliés. Suivons-le dans ce nouveau théâtre de sa gloire ; au moins, des frontières de Suisse, nous ne verrons ni n'entendrons Waterloo ; le 2e hussards n'y était pas.

1815. — 5e corps d'armée ; général Rapp. — Corps d'observation d'Alsace, depuis du Jura, général Lecourbe ; division de cavalerie légère, général Castex ; 2ª régiment de hussards, 4 escadrons, colonel baron de Ségauville.

« Le souvenir de tant de brillantes actions qui avaient si spécialement honoré le 2e hussards, dit le colonel d'état-major Brahaut dans ses notes, excitait l'ardeur des officiers et des soldats ; tous brûlaient du désir de se rendre de nouveau redoutables à l'ennemi ; mais ils ne purent que lui imposer par leur attitude ferme. » Du reste, à cette époque, le régiment était aussi florissant que jamais ; il comptait en ligne, pour les 4 escadrons de guerre, près de 600 hommes et autant de chevaux. Le général **LECOURBE**, avec son petit corps d'armée, 10,700 hommes, dont il n'eut jamais à la fois plus de 9,000, parmi lesquels la moitié de gardes nationaux, réussit à maintenir, pendant dix-sept jours, sur la frontière suisse, les Autrichiens au nombre de 40,000 ; enfin, obligé de céder, il se replia sur le camp retranché de Belfort, où il sut résister jusqu'à la fin de la guerre.
Ce fut pendant cette marche rétrograde, qu'eurent lieu les faits suivants qui font le plus grand honneur à leur auteur, le capitaine en retraite **NORMAND**, l'un de mes meilleurs amis, alors adjudant au 48e de ligne, qui me les a racontés de sa propre bouche. On était dans les environs de Huningue, quand le 2e hussards, qui se trouvait d'arrière-garde, aperçut l'ennemi qui débouchait sous ses yeux. Faire volte-face, se précipiter au galop de ses escadrons, appuyés par ceux d'un régiment de chasseurs, fut l'affaire d'un instant ; à peine l'infanterie avait-elle pu former le carré pour les attendre, que le carré fut enfoncé et haché en pièces.
Sur ces entrefaites, le 48e de ligne, effectuant le passage d'un pont et s'embarrassant lui-même dans ses propres files, le porte-aigle fut emporté par la foule qui se précipitait et tomba à l'eau avec son étendard ; l'adjudant **NORMAND**, âgé de vingt et un ans, se précipita lui-même dans la rivière, et

aidé d'un fourrier, put retrouver l'étendard, alors composé d'une aigle seulement et d'une cravate ; il cassa le bâton, prit l'aigle avec la banderole sur lui, et sauva l'un et l'autre.
Le même jour, il entend le cri : *au secours !* dans un marais contigu au rivage ; il court avec le fourrier ; c'était le colonel **JACQUET**, de son régiment, le 48e, qui venait de s'enfoncer dans la fange, avec son cheval. Ils tirent le cheval, l'un par la tête et l'autre par la queue et sauvent le colonel. Mais que faire ! Pendant ce temps, l'ennemi avait pris de l'avance et se trouvait entre eux et l'armée française. L'adjudant dit au colonel, qui était bon cavalier : « Piquez des deux et passez au galop dans l'intervalle des bataillons (ce qui fut dit fut fait). — Et vous ? dit le chef de corps. Nous autres, ce soir, à la faveur de la nuit, nous tâcherons d'échapper à la vigilance des sentinelles et de rejoindre. » En effet, après l'extinction des feux, l'adjudant et le fourrier font une diversion qui les met sur les traces du régiment, où ils arrivent, grâce à Dieu, sains et saufs, se jeter dans les bras du colonel ivre de joie. Depuis cet heureux moment, celui-ci ne voulut plus que son adjudant le laissât ni nuit, ni jour ; M. **NORMAND** fut proposé pour la croix ou l'épaulette de sous-lieutenant ; il accepta la première, fut licencié avec l'armée, rentra, sous la Restauration, au 2e chasseurs à cheval, où il devint capitaine, puis garde du corps du roi **Charles X,** qu'il accompagna à Cherbourg.
Quinze ans auparavant, ses anciens compagnons d'armes avaient accompagné de même un autre exilé. La gloire est toujours une noble compagne pour l'infortune, parce qu'elle est le prisme qui la couvre de ses reflets.
Cependant, malgré la supériorité de leur nombre, les Autrichiens ne s'approchaient de notre armée qu'avec la plus grande réserve ; ils savaient qu'ils avaient toujours affaire à des français. Une colonne nombreuse ayant échoué à Bavilliers contre notre cavalerie, ils se tinrent pour bien dûment avertis et ne firent plus, depuis cette époque, qu'observer le camp retranché de Belfort. Un autre malheur nous attendait ; on allait éprouver une disette de vivres, on était déjà à la pénurie. Le général **LECOURBE**, prévoyant et pourvoyant à tout, avait envoyé le colonel **de SÉGAUVILL**E, avec un escadron du 2e hussards et 300 hommes d'infanterie, sur Vesoul, pour s'y procurer des subsistances. Il en attendait le retour avec impatience, quand il apprit que le colonel, ayant rencontré dans Vesoul même, le général **MEUZIAU** et sa colonne, arrivait avec lui, escortant ensemble 160 voitures chargées de farine, d'avoine, d'eau-de-vie, etc., etc. Il fallait protéger l'entrée de ce convoi dans Belfort, les Autrichiens étaient là ; alors le général les fit attaquer au village d'Essert et à Bavilliers ; l'ennemi se porta en masse sur ces deux points et dégarnit la route de Lure. Le général **MEUZIAU** et le colonel **de SÉGAUVILLE** profitèrent de cette occasion pour introduire le convoi dans Belfort, pendant qu'un détachement de l'escorte tenait tête aux hussards de Blankenstein, qui voulaient s'opposer à la marche du convoi et l'enlever.
Le 11 juillet 1815, l'habile général **LECOURBE** tenait encore la campagne, bien que la bataille de Waterloo eut trois semaines de date. Ce jour-là même, il réussit à rompre la ligne des Autrichiens, pour ouvrir passage au général **DELOSME**, qui amenait de Besançon un nouveau convoi de vivres. Le lendemain 12, un armistice fut conclu avec le général **COLLOREDO**.
Pendant cette courte période, l'ennemi eut, de son propre aveu, 1,700 hommes hors de combat. Les gardes nationaux de la Haute-Saône, commandés par le major **MORELLI**, rivalisèrent de zèle et d'intrépidité avec les troupes de ligne.
En m'écrivant, le 11 octobre 1867, ses impressions sur l'ensemble de ce mouvement rétrograde et sur les beaux faits d'armes qui l'avaient accompagné et où il avait été lui-même acteur, le brave capitaine **NORMAND** épanchait ainsi sa douleur : « Cette campagne de 1815 a été bien malheureuse, mais il est impossible de voir, dans les annales militaires, une plus belle retraite que celle commandée par le général Lecourbe, d'abord à cause de la disproportion des forces belligérantes, puis pour l'ordre avec lequel elle s'est opérée par échelons, ce qui permettait aux habitants d'emporter tout ce qu'ils avaient de précieux, meubles, effets, bestiaux ; de façon que

lorsque nous rétrogradions, il ne restait plus à l'ennemi que des baraques à brûler. Tous ces pauvres paysans sont venus s'établir sous les murs de Belfort, où ils sont restés jusqu'à la paix. Et... est arrivé le licenciement de cette belle armée !!! souvenir bien pénible pour des soldats qui avaient remporté tant de victoires. »
Aussi bien, pour remplacer ses émotions par des émotions plus douces, le bon capitaine venait, en ces termes, chercher un tempérament à son chagrin.

« Mon bon curé, »

« Depuis votre départ de Paris, j'éprouve un grand vide, lorsqu'à l'heure de mon déjeuner, j'arrive au restaurant ; je cherche mon bon abbé ; sa place est vide ou occupée par des gens qui me sont indifférents ; cependant, lorsque sa place est libre, je m'y mets, laissant à mon côté une chaise comme si vous deviez venir l'occuper. Je pense à vous, à nos petits entretiens, je suis encore heureux à votre bon souvenir, etc., etc. » Croyez, mon bon curé, à mon sincère attachement. »

» Et est signé : NORMAND,
» Ancien capitaine de cavalerie. »

Ancestramil

ETAT NOMINATIF DES OFFICIERS DU 2e HUSSARDS, qui ont fait, aux escadrons de guerre

LES CAMPAGNE DE 1792 à 1815

Liste complémentaire de 1800 à 1815, y compris les décorations, citations, blessures, etc., etc.

BARBIER, C. *, *Aust*., colonel jusqu'au 7 octobre 1806, devenu général ; remplacé, à cette date, par
GÉRARD, O. *, colonel jusqu'au 10 mars 1809, devenu général ; remplacé par
VINOT, O. *, colonel jusqu'au 3 mars 1813, devenu général, remplacé par
de SAUGAUVILLE, O. *, colonel jusqu'en 1815, devenu général.
VALLIN *, chef d'escadron du 11 octobre 1801, devenu colonel du 6e Hussards le 1er mars 1807, devenu général, remplacé par
DAVID *, chef d'escadron, blessé à Austerlitz en 1805.
HUBINE DE SOUBISE *, chef d'escadron, cité en Espagne en 1810.
TRADIANSKY, capitaine adjudant-major, tué à Gébora en 1810.
POITIERS *, *Aust*., capitaine adjudant-major.
COUSIN, quartier-maître capitaine.

SUITE DE L'ETAT NOMINATIF DES OFFICIERS ET SOUS-OFFICIERS DU 2e HUSSARDS

CAPITAINES	**LIEUTENANTS ET SOUS-LIEUTENANTS**	**MARECHAUX DES LOGIS, BRIGADIERS ET HUSSARDS**	
CHRISTOPHE (Nicolas-François), O.*, devenu, en 1807, colonel du 25e régiment de chasseurs à cheval, plus tard général.	Promotions depuis 1800	Promotion depuis 1800	Promotions depuis 1800
	Lieutenants.	**Maréchaux des logis**	**Brigadiers**
CHRISTOPHE (Jean-François), O. *, devenu, en 1811, colonel du 4e régiment de hussards, plus tard général.	**GEORGES**.	**BICCANAM**, trompette major.	**NACHSTEIN** *, *Aust*.

Ancestramil

JORDY, tué à l'ennemi, en 1806, à Hall, 3 fois cité	**CUSSY *,** *Aust.*	**BESSERER *,** 1804	**AVRIL *,** *Aust.*
BECKER *, *Aust., etc.*	**DEVANTE**.	**RADOUIN *, *Aust.***	**Hussards**
Promotions de 1810	**TURKEIM ***, blessé, *Méd.*	**RAUCH**, 3 blessures	**HEYDEL *,** *Aust.*
BUNEL, tué à Albuéra en 1810.	**Le BRUMENT ***, *Méd.*	**GEOFFROY**.	**BORDE *,** *Méd.*
BRAUM *, *Aust.*, blessé 4 fois.		**REISSMANN**.	**d'ORLEANS**, blessé.
MICHELARD *, *Aust.*	**Sous-lieutenants**	**CAVANARIAS**.	**AUBERT**, blessé.
RAQUE *, *Aust.*	**de ROCCA.**	**LECLERC**. Blessé	**WIEGE**, blessé.
SCHERER. — **SCHMITZ**, etc.,	**SENOCQ ***, *Méd.*	**SIMONARD ***, *Méd.*	**CROISSET**, blessé.
			GRISON, blessé.

NOTA. — Les décorations reçues à Austerlitz sont indiquées *, *Aust.*
Celles reçues à Médellin *, *Méd.*

Ancestramil